

FRONTIÈRES

Printemps Descartes

Livret de Poèmes,
de nouvelles et d'œuvres
graphiques

PRINTEMPS
DES
POÈMES

20 mars - 18 avril 2023



BIBLIOTHÈQUES
OUVERTES+
SITE DESCARTES

École d'architecture
de la ville & des territoires
Paris-Est



Université
Gustave Eiffel

ENSG
Géomatique
ÉCOLE NATIONALE
DES SCIENCES
GÉOGRAPHIQUES

Poèmes

- **Prix poème du Jury** : « De moi ou de lui »
- **Prix poème du Public** : « Les barrières à l'unisson » par **Amélie**
- **Mention honorable** : « Passage » par **Morand – Fher Christophe**

- « Assoupis »
- « Briser la glace »
- « Entre nous pas de ligne droite » par **Naud Soleil**
- « Être jeune » par **La Front-ère**
- « Franchissement illicite »
- « Front(i)erre »
- « *Frontière de cœur* » par **Bilheran Loïs**
- « Hors de la piste des zones » par **Legrand Marine**
- « kNOw LIMIT' »
- « La Sterne et le Fou de Bassan » par **Briand Martin**
- « L'apatride »
- « Le ciel des hommes »
- « Où aller ? » par **Dalmer Gomez**
- « Le terrain neutre » par **Précieuse Pierre Blanche**
- « Nouvelles routes de la soie »
- « Passage »
- « Poème_1 »
- « Poème_2 »
- « Poème_3 » par **Mauchard Nicolas**
- « Sur un banc » par **Fray**

FRONTIERES

Assoupis

Assoupis

Comme bloqués entre deux mondes –

Face

Aux territoires des plus grands sommets

Profonds

Des milles divagations pléthoriques

Des jours passés

Endormis

Comme bloqués entre deux mondes –

Suspendus

Sur le point de toucher les jours

Suivants

Plein des noirceurs de l'inconnu

Attendant d'être

Réveillés

Comme bloqués entre deux mondes –

Inaccessibles

Inconnus oubliés ou passés allant

Étendus

Devant soi vers les renouveaux pourtant si

Similaires.

FRONTIÈRES

Briser la glace

Vous la connaissez tous.
Cette barrière invisible, ce mur de glace,
Ce voile blond que seul le cœur dépasse,
Cet espace qui rend vide et dévore les curieux
Ce silence...
Ferme les yeux.

J'ai trop mal.
Le bruit pleut sur ma tête, ses chocs cognent trop sec.
On dirait de la grêle,
Les gouttes s'écrasent et moi, trop frêle
J'ai le souffle coupé et je tremble de froid.
Non attendez, pas de froid.
Je n'ai pas froid.
Mais je brûle.
Je crois que c'est bien ça,
Oui, voilà : je brûle !
Je brûle de ces non-dits,
Des interdits sans mots.
Je brûle d'être en vie
Sans trouver mon bateau.
Je brûle d'amertume.
Les vagues s'effacent, l'écume,
Fille de nos chagrins,
Trace des sillons noirs
Sur mes joues blanches de teint.
L'écho, lancé au loin, résonne sur les torsos,
Se fraie un court chemin puis se noie : plus de forces.
J'ai tenté de crier, d'ouvrir de nouvelles voies.
J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai chanté même sans voix.
Pourtant je ne vois rien qui change autour de moi.

Les ombres filent, les voix se choquent,
Le soleil brille !
Ah, cette époque...
Il faut sourire, il faut parler.

Pas le droit au silence : tu te dois d'exister.
Mais nos paroles sont mortes
Elles ne révèlent rien !
On croit ouvrir des portes,
On ne fait aucun bien.
Moi...
Moi je rêve de ces gens qui voient derrière les murs.
Je m'exprime, je cours, je cherche à être sûre :
Existez-vous vraiment ?
Est-ce que quelqu'un comprend ?
J'ai besoin de casser cette vitre de verre.
Je vais l'ouvrir et dire ce qui va de travers.
Je ne veux plus souffrir, bien trop seule sur ma Terre.
Je veux des mots, des vrais, des sentiments sincères.
Je vais vous bousculer, casser vos masques en fer.
Je veux tendre la main : bannissons les frontières !

FRONTIÈRES

De moi ou de lui

Éprise du malheur, je me heurte à la vie
Je vis sans un bruit, sans un cri, mais
Je vis le ciel s'obscurcir, la ville s'ensevelir sous
La foule assoupie et ma poitrine, s'ouvrir
Les maux m'enserrent, et de leur étai
Lacèrent mes mots
De ma gorge endolorie, tarie
Du flot de ma pensée, asséchée
S'échappe non mes mots mais ma pensée

Rendue vide par l'indifférence
Rendue sèche par la souffrance
Je me suis rendue à toi, à lui, à eux
A ce « nous » que l'on brandit
Sans différencier le moi du qui
Qui pour me croire, qui pour me voir ?
Je ne sais plus qui, de moi ou de lui
Porte le moi que je suis

Porte-le-moi que je cris
Cet autre moi que je fuis

La frontière se creuse entre l'être et le paraître
Et je ne sais reconnaître
L'ami de l'acteur, la folie de la peur

Et si,
Pour un baiser, pour un sourire
Pour ne serait-ce qu'un regard
De volonté ou d'hasard,
Je m'étais détruite
Et si,
Vouloir être aimée, signifiait s'être rejetée



Substitut d'être, joueur, acteur mais jamais
maître
Dis-moi,
Quelle face du miroir, détient alors l'illusoire ?
Repose sur mes mains, ce visage qui n'est pas mien
Modelé pour plaire, sur ces plaies qui indiffèrent
La foule ne voit pas, la foule ne croit pas
Et devant la houle, mes larmes refluent
Souveraine foule, mon âme s'est tue
Cécité aimée, horizons vaincus
Sais-tu seulement aimer, toi, qui t'es rendu ?

FRONTIÈRES

Entre nous pas de ligne droite

peau
eau
bonbons
poumons
main qui tremble
corps temple
couteau
bord
tu dis : viens
je ferai un pas
tu tends le bras et je passe au travers

air
terre
dents
vent
main qui caresse
corps prêtresse
ventre
centre
de mon côté
vers toi

Naud Soleil

FRONTIÈRES

Être jeune

Être jeune qu'est-ce que c'est?
Une période de la vie,
Qui passe et qui s'envole?
Un moment qu'on regrette,
Dont bientôt se désolent,
Ceux qui un beau matin
Ont passé la trentaine?

Vraiment? Détrompez-vous!
La jeunesse n'en est rien!
C'est un état d'esprit
A garder toute une vie.

Être jeune.

C'est braver l'impossible,
Être fou et gravir
Sommets inaccessibles
Et, sans jamais faillir
Pencher vers l'inconnu,
Rechercher l'absolu.

Diriger chaque pas
Vers l'aventure aimée
Vivre l'unique instant
Sans une autre pensée.

Partir déterminé,
Cheminer sur la terre
Et, confiants, se risquer
A vivre sans frontière.

La Front-ère

FRONTIÈRES

Franchissement illicite

De ses battements de cils,
Il m'enivrait d'un regard habile.
Celui que redoutait mes artères,
Fatiguées de ces étirements éphémères.

D'un mouvement de lèvres,
Il jouait des mots me rendant mièvre,
Comme la perle d'une moule balbutiante,
Il brillait d'une sensualité arrogante.

Je me voyais glisser entre lui, jouant avec ses sens,
Ses paupières continuant d'osciller avec insolence,
Je me rendait incapable d'explorer, sereine,
Autres profondeurs que les siennes.

Alors perdue dans le flou de son aura,
S'immisçaient entre nous des amas,
De doute, d'ambiguïté, de désir.
Perturbée, admirative, je ne pouvais le fuir.

Il était devenu un mont à gravir.
Je m'écrivais une note, à relire.

Mesure et rationalité: incapable.
Façade et intérieur: inatteignables.
Frontières: incroyables.

FRONTIÈRES

Front(i)erre

« Les vivants sont bien trop unis aux vivants pour que j'accepte les frontières fermées »

Oskar Wadyslaw de Lubicz Milosz

Deux bras, deux jambes, un cœur qui bat
Toi aussi, as-tu cela ?
Pourtant on ne se ressemble pas
Pire, jamais on ne se rassemblera
Alors qu'on brûle des mêmes combats
Et que d'altruisme chacun manquera

Des deux côtés d'une limite fixée
Un jour par les européens, tracée
Mais ce n'est pas à nous de décider
Dans ce casse-tête polarisé
Qu'est devenue notre société
Compétition étouffe générosité

Sans relâche tu produis
Dans les mines de Cobalt ou l'industrie
De l'autre côté ma liberté (fragile) chérie
Me fais connaître un court sursis
Alors que déjà ton peuple subis
Climat, migration, pénuries

Et guerre qui bat son plein
Souvent entre voisins
Croyants différents jadis cousins
Ou sous l'égo du Kremlin
Dealeurs, tueurs mais encore gamins
Frontière tombe par appât du gain

La croissance les rend fiers
Sans se soucier de leurs pairs
Du vivant, des sols, de la mer
Finalement les seules frontières
Que dépasser, ils considèrent
Sont les limites planétaires

Pourtant j'ai confiance
En les générations qui danse,
Qui ensemble paient les créances
Et refusent l'inférieure cadence
D'un futur perdu d'avance
Peu de vie sans espérance

FRONTIÈRES

Frontière de cœur

Toi qui de ta lance pointue de flamme,
Brises la dure glace de mon âme,
Transperces toutes défenses de pierre,
Escalade, passe par derrière
Et tu arrives enfin à mon cœur
Là où la raison et l'amour se meurent.

Celui-ci, jusque-là si refroidi,
Ouvre ses pétales tel une iris
Lors d'une douce journée de printemps
Caressé par une brise de vent.

Tempête effleurant mes petites tiges,
Tonnerre qui me donne le vertige,
Cet amour, fabriqué par le Malin,
Le poison dans la pomme de ta main.

Je suis un homme, et ici pourtant Eve
Moi qui croquai ce fruit jusqu'à la sève.
Bannis alors du beau jardin d'Éden,
J'ère parmi toutes les âmes en peine,
Ne voulant seulement que ton bonheur,
Mais je n'ai pas fait chavirer ton cœur.

Bilheran Loïs

Hors de la piste des zones

Hors de la piste des zones.

Des abysses à l'espace anoxique.

Enorme, infinitésimale.

La distance de mes yeux à ta peau,

A ton enveloppe fluctuante, méduse particulière,

A ton destin, au mien.

L'en creux qui nous délimite. Un sentier similaire à ce que parcourt le suc pour en venir aux feuilles, depuis les antres souterrains, depuis le cœur de la niche où tu te tapissais, menue, avant de prendre toute la place, en suspens dans les chairs.

Te voilà parvenue jusqu'au plus fin palais, celui qui saisit, qui sent, qui hume le grand dérapage.

La Zone Critique se fend, explose, se distord. Elle mord tous les plafonds et défigure leurs fresques.

Quelque chose reste perméable, pourtant, dans l'enveloppe du tissu qui nous lie.

Et je peux donc suivre encore avec délicatesse la décomposition du vif en mille onces sensibles.

Me fondre dans leur danse incompressible.

Parcourir du bout de la pulpe des doigts les méandres des orages Titans.

Sentir leur grande masse dure, drue, dressée,

Et tout autant atomisée.

A peine plus dense, encore, que la demi-vie d'une onde.

Legrand Marine

¹ Ô, frontières planétaires...

FRONTIÈRES

kNOw LIMIT

Frontières.

Frontières entre ma pensée, mon écrit, ta lecture et ton ressenti.

Frontières entre nos âmes, et un mot qui raisonne, si glacial.

Frontières entre nos univers, chaque pensée comme un grain de poussière.

Chaque grain de sable comme tout autant étoiles,

Qui ensemble forment une portion de céleste toile.

Frontière de l'infiniment grand qui laisse place

à l'infiniment petit de la galaxie même.

Ô vie, je t'aime.

Et puissent les défunts toujours subsister dans le cœur battant des vivants,

Toujours sourire dans les vagues de souvenirs et pour toujours reposer dans les esprits,

Rendant le cap entre vie et mort plus adouci.

Dépassons les frontières entre spiritualités.

Découvrons les hasards d'une pensée libérée.

Unissons-nous dans l'émerveillement de mystérieuses abysses :

Bienveillance, chance, connaissance, croyance.

Prenons le temps de renouer avec les peuples premiers, notamment les Kogis :

Yuluka, et l'on est apaisés.

Aluna, et tout être est considéré.

Seiwa, et la frontière entre amour et conscience en un même mot est dissipée.

Aujourd'hui ensemble levons la tête vers nos horizons :

Frontières entre nos espoirs et la réalité.

Frontières entre les devoirs et nos mondes idéalisés.

Frontières entre nos convictions et nos sidérations.

Alors que les guerres de souveraineté ne sont même plus du passé,

Alors que les fronts d'hier laissent place aux frondes gazières,

Questionnons toutes ces frontières et entrons dans une nouvelle ère.

FRONTIÈRES

La Sterne et le Fou de Bassan

Une Sterne s'est envolée,
De son rocher déploie l'aileron,
Régulièrement pique du nez,
Puis remonte avec un poisson.

Dans la lenteur de ses vacances,
Il admire son vol d'élégance.
Elle essaie l'art du pilotage,
Fougue de jeunesse, la fleur de l'âge.

Et lui, fougueux de ses jeunes ans,
Il la regarde, elle l'invite au voyage.
Cousin pataud, Fou de Bassan,
Il la suit. Il veut voir du paysage.

Le faire sortir de sa torpeur,
La tâche était bien peu aisée.
Mais l'amitié torpille les peurs,
Dans l'air du soir aux teintes ambrées.

Peu à peu, le vol devient nocturne.
Exupéry part aux Antilles.
Ils parlent peu, l'humeur est taciturne.
Ecoutez le silence vacancier de l'escadrille en
espadrilles !

Dans leur croisière trop commerciale,
Les deux pilotes font connaissance,
Regardent la mer, reflets opale,
Sans voir ce qui se manigance.
Sans voir au fil de leur errance,
Du sentiment poindre le pétale.

Face au vent gifleur,
Bien loin des persifleurs,
Les âmes affleurent,
Les ailes s'effleurent...
Un peu trop fort battent les cœurs...

Soudain !
Voici leurs cœurs embrasés,
Comme deux torchères en mer d'Aral,
Où la mer glace, blanc de mariée,
Accueille leur nuptiale escale.

Le froid ne se fait plus sentir,
Et un tambour au rythme Zaïre,
Remplace le grelottement stalactite,
Par le trémoussement de la musique.

Trop de contacts, les becs s'émousent.
Comme un étrange besoin de mousse.
Nos tourtereaux partent pour l'Afrique,
Chercher de nouvelles mélopées.
Atterrissage sur latérite,
La canopée sera leur canapé.

Première dans l'histoire du monde,
Leurs élans donnent naissance à des œufs.
Les enfants grands, ils continuent leur tour de
mappemonde,
Comme un vieux couple d'amoureux.

Et quand leurs grands poumons auront vu
tous les airs,
Et quand usés par l'âge, ils ne front plus
l'avion,
Ils continueront à parcourir l'univers,
Par-delà les frontières de l'imagination.

Briand Martin

FRONTIÈRES

L'apatride

Je suis un apatride blessé,
Qui ne cherche qu'un pays à aimer.

Depuis le début de mon voyage,
Je ne compte plus les naufrages,
Mais j'ai enfin vu de mes yeux
Cette patrie qui me rendra heureux.

Elle s'appelle France, fille de Marianne,
Je l'aime mais je suis rejeté.
L'aurais-je blessée par le passé ?
Je veux sa main et non sa manne.

C'est un autre qu'elle aime,
Il l'a conquise avant moi,
Mais elle reste ma reine,
Je respecte sa loi.

Ce n'est pas lui qui nous sépare,
Je ne compte pas réécrire l'histoire
Et ne souhaite pas nuire
À celui qui la rend belle aujourd'hui.

Non, c'est l'incompréhension
Entre nos deux mondes qui explique son "non".
J'ignore si elle va m'accepter.
Elle ne sait que je souhaite l'embrasser.

Cette frontière de l'esprit,
Nous l'avons tous deux érigée.
Alors dois-je chercher une nouvelle patrie
Ou accepter d'y rester étranger ?

Toute frontière n'est que fictive,
Une ligne dans le vent,
Qui oblige l'amant
À prendre une route alternative.

FRONTIÈRES

Le ciel des hommes

L'une des fines brises qui le caresse,
D'une ode berce l'ange, qui sous Titania dort.
Lune dauphine brise, les maladresses,
Celles au dessus des langes, elles accablent le sort.

La houle d'or ondule, tandis que l'enfant songe,
Océan solitaire, abritant les ténors,
La foule dense adulte, un astre qui nous plonge,
Sous les rayons d'Ether, et repousse le Nord.

Détaché des forces, qui régissent son être,
Ici bas le dormeur, n'a que faire des Parques.
Son âme est sous son torse, il ne connaît de maître,
Ignore les charmeurs, et les divins monarques.

Mais passés les nuages, où les idoles veillent,
L'infini univers dresse un commun trépas.
A la fin de tout âge, mortels et merveilles,
Balayés par l'hiver, Cènent un dernier repas.

FRONTIÈRES

Où aller ?

Que chercher si ce n'est pas avec toi,
Je suis né dans un jardin fabuleux,
Est-il une illusion ? pourquoi est-il obscur ?
Je veux seulement qu'il revienne à moi comme antan.

D'où je viens, où je vais ?
Le temps passe devant moi, mes mémoires se perdent dans la mer,
Qui je deviens, qui je serai ?
Ma famille me manque, l'avenir m'oblige à persévérer.

Cette distance est la pire des barrières,
Plaque-t-elle mes rêves d'une certaine manière ?
De mon nouveau jardin, on voit seulement la terre,
Un jour sera-t-il vert et sans frontières ?

Que chercher si ce n'est pas à côté de toi,
Je suis né dans un pays fabuleux,
Est-il une illusion ?... il est plein de mystère,
Ce jardin, se trouve-t-il à l'avenir ?... il est là où on est toi et moi.

Dalmer Gomez

*trouver le mot caché dans le poème .

FRONTIÈRES

Le terrain neutre

La frontière n'est-elle pas la liberté de faire pas après pas ?

Non pas celui qui se déplace de continent en continent,
Mais le terrestre réfléchissant à vivre sur d'autres planètes.

Peut-être le mur d'idéologie politique séparant
Les citoyens qui ruissellent sur les territoires.

Sûrement pas la langue, la peau, la manière,
Juste et uniquement un regard souriant.

La frontière n'est pas une limite qui disparaît avec la fatigue,
Ni l'équateur, ni le méridien, ni notre distance avec la lune.

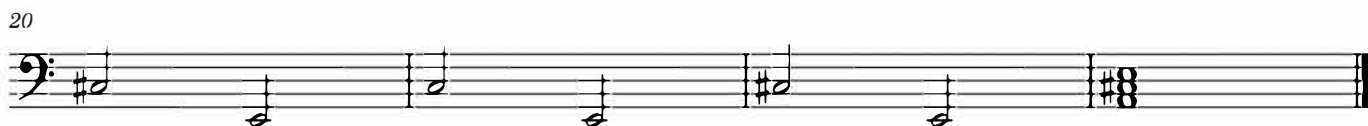
Elle n'est que l'imagination d'esprit flottant. Entre l'âme et le corps,
Elle est l'illusion de la matière dans l'espace et le jeu de lumière entre le mal et le bien.

Précieuse Pierre Blanche

Les barrières à l'unisson

The barriers in unison/ 協調的阻礙/ Barreiras em unísono/ احواجز الانسجام/
Barreras al unísono

♩ = 92



Un tempo, quatre pulsations,
Au rythme de mes pas,
J'avance à reculons,

Comme une anacrouse,
Mon soupir me guide,
Un peu de blues,
Mon esprit se bride,

Avant même de n'avoir chanté,
Je rejette l'idée que j'ai notée,
Sans altération à l'armure,
Je vois arriver la barre de mesure,



Nous jouons séparément,
Toi en mineur, moi en majeur,
Je ne peux le dire autrement,
Tu es la source de ma langueur,

Deux quatre à la clé,
Voilà la partition qui nous est donnée,
Nous faisons partie d'un même moi,
Mais nous ne pouvons loger sous le même toit.

Amélie

FRONTIÈRES

Nouvelles routes de la soie

Muraille de briques rouges

La route de la Soie

ondule, foulard léger,

traverse le temps , l'espace,

invite à l'aventure

brave des terres nouvelles.

elle se fait train de marchandises,

fil précieux au long cours,

elle défie les frontières

FRONTIÈRES

Passage

Quand au dernier lacet le voyageur devine
Une pierre dressée sur la voie qui chemine
L'autre côté du col et ses neuves vallées
Se font voir au-delà de la roche fêlée

En approchant les yeux on peine à déchiffrer
Les mots usés dont un sur deux est balafré
Quelques ancolies bleues le long de ses flancs poussent
Reflétant dans l'azur la face qui s'é mousses

Une ligne invisible en elle se profile
Dont le franchissement n'est pas si difficile
Il suffit de marcher quelques pas deux ou trois
Car l'obstacle en ce lieu est bien celui qu'on croit

Au fond de l'ancre intime aux teintes de chambrée
Les démarcations secrètement ancrées
Dans leur sournoiserie érigent des barrières
Pris d'un languissement nous demeurons derrière

Il n'est pas si aisé de débusquer les songes
À leur aise ils sont un gouffre qui s'allonge
On appréhende trop d'essayer et d'échouer
L'habitude est tenue comme on tient une bouée

Si vient à nous un chant d'une langue inconnue
Dans un pays nouveau d'une bouche ingénue
Pauvre est celui qui tient aux mots et à leur sens
On devient étranger quand on en prend conscience

Si l'amant ralliera les confins de son cœur
Enchanté de peigner les raies de son bonheur
L'adolescent craintif ne saura s'écouter
Voyant dans un je t'aime un panneau s'arrêter

Peut-être n'y a-t-il que le livre qu'on aime
Qui nous fait traverser sans rien prouver soi-même



Ces failles d'émotions espace inaltéré
Délectation d'un monde où d'autres ont erré

Le voyageur là-haut a enjambé la pierre
A-t-il songé à ces lignes imaginaires
À ces franchissements dont elle fut témoin
En a-t-il en lui-même à la borne conjoints

Ils résonnent tout bas le sol écartelé
Dans un frémissement à la pierre attelé
Fait disparaître au loin ceux qui près d'elle passent
Et qu'elle aura compris dans un instant fugace

Morand – Fher Christophe

FRONTIÈRES

Poème_1

Au loin je te voyais déjà,
Par les couloirs et les rues.
Sans te connaître, sans vues,
Tu brillais de mille éclats.

Sans liens, sans barrières,
Par tous les moyens que ce soit,
Je ne pouvais t'émettre ma voix,
Je sentais comme une frontière

Le hasard des jours
M'a permis de te haranguer.
Mais le hasard de l'amour,
Ne nous a pas plus rapprochés.

Tu es parti là-bas dans le midi,
Ce beau roman, vide involontaire,
Se voit clos, endormi
Par cette mystérieuse frontière.

Aujourd'hui, je me dis d'être fort,
Après tout, ne plus y penser,
Pourtant, mon cœur me donne tort
Car j'ai oublié de l'oublier.

FRONTIÈRES

Poème_2

Sur les frontières de l'esprit et du cœur,
Je me perds dans un océan de pensées,
Où les limites sont floues, dans la torpeur,
D'un univers sans frontières ni bornes dressées.

Les émotions se mélangent en un tourbillon,
Tel les couleurs d'un tableau abstrait et dément,
Je ne sais plus où commence ma raison,
Ou se termine mon âme, c'est un portrait mouvant.

Le cœur bat fort, comme un tambourin vibrant,
Dans un rythme chaotique et ensorcelant,
Je me laisse emporter par son refrain,
Dans un tourbillon de sentiments fascinants.

Je vois les frontières se dissoudre, évanescentes,
Comme un mirage qui s'évanouit dans les cieux,
Et mon esprit s'envole dans un élan puissant,
Libre de tout, il s'épanouit, c'est merveilleux.

Je suis comme un oiseau dans le ciel infini,
Qui vole au-dessus de tous les maux et chagrins,
Je surfe sur les vagues de l'essentiel divin,
Et j'embrasse le monde dans son entier
matin.

Les frontières de l'esprit et du cœur sont illusoire,
Des chimères que nous créons pour nous protéger,
De nos peurs, de nos angoisses, de nos déboires,
Mais en les brisant, nous pouvons enfin avancer.

La vérité est en nous, en chaque être humain,
Et elle ne connaît pas de frontières, ni de limites,
Alors libérons-nous de nos barrières, de nos chagrins,
Et vivons pleinement, sans peur, sans nous soumettre au déluge.

FRONTIÈRES

Poème_3

La vie me pèse et repose
En mon corps mortifié,
Sans, le crier enfin j'ose,
M'avoir jamais consulté.

Mon esprit enfermé
Dans sa prison dorée
Recherche en ma chair
A transcender toute frontière.

Gloire et puissance,
Hypocrisie et décadence.
De ce que l'on nomme effrontément existence
Quel est le sens ?

Mon cœur se languit de liberté
Mais se trouve contristé,
Contraint de battre au lieu d'aimer ;
Mon corps refuse cette vérité.

Ô mon âme, je me lève,
Mais il me manque ta sève,
Ô mon corps, je t'anime déjà,
Et tu ne t'éveilles pas.

Le seul lieu de votre unité,
Tel un chœur qui ne saurait s'écouter,
Se trouve dans le silence d'or
Et le néant de la mort.

Nicolas Mauchard

FRONTIÈRES

Sur un banc

Sur un banc,
Devant les arbres du petit bois qui bordent cette route piétonne,
Toi.

Tes jambes sont tendues comme si elles avaient trop marché,
Ta tête est basse,
Tes pieds reposent sur le fourmillement de l'herbe tiède
Qui agite la terre froide.

C'est le coucher de l'hiver.

Derrière toi
Le bruit ambiant des voitures sur le périph.
Devant toi
Passe en parallèle le RER tardif.

Tu te tournes vers la pénombre encore glacée des bois,
Sans chercher à la percer.
Le lampadaire chaud qui t'aveugle te le proscrit résolument.

Un avion passe,
Le son reste longtemps dans l'air,
Nouvelle frontière qui te coince contre ton banc.

Tu ne sens plus la profondeur de ton espace
Limité à ce chemin qui va de droite à gauche d'une ville à
une autre.

Alors tu cherche dans la verticalité cette liberté vitale
Qu'est le déplacement de l'esprit.

Tu regarde le sol,
Puis le ciel.
Une surface qui t'empêche de tomber au centre lointain de la Terre d'un côté,
Des nuages qui bloquent le vide vertigineux de l'univers de l'autre.

Et au milieu de ce plan réduit à une droite, sans profondeur ni hauteur ni pénombre ni silence, des humains en toutes dimensions.

Un vélo très rapide, une gens au téléphone à grandes enjambées, une trottinette roulante, deux gents qui rigolent à petits pas, une gens à chien qui l'attend souvent, des gens qui marchent à différentes allures, une parent et son enfant.

La brise est fraîche, mais sa caresse transporte déjà la prochaine saison.

Tu le lève de ton banc et suis les gens sur le chemin.
Demain, c'est le printemps.

Nouvelles

- **Prix du Jury** : « Englouti »
- **Prix du Public** : « Le poster » par **Kemgne Chloé**
- « Ferme les yeux et regarde au fond » par **Naud Soleil**
- « Houria »
- « L'herbe fraîche et l'âne »
- « L'instrument » par **Morand – Fher Christophe**
- « La découverte - Le partage - La perte - Le lâcher-prise »
- « Tagtraum » par **Orion**
- « Un accord »
- « Ces parts donnables » par **Gilbertas Florian**

Englouti



Ses pensées tournaient et retournaient son corps. Allongé dans son lit, proche de l'épuisement et pourtant si loin du sommeil, il ressassait ces mêmes pensées. Je suis incapable, incapable de tout. Incapable de parler, et encore moins d'oser. A les regarder cela semble pourtant simple, c'est à s'y méprendre. Leur gestuelle, leurs expressions, savoir quand débiter un mot, quand clore une intervention, écouter, rebondir. Ils ont ça d'inné en eux. Eux. Eux mais pas moi. Je n'ai jamais appris à nager. Pourtant, l'eau ne m'effraie pas. Les autres oui. Je ne nage pas. Les autres oui. Je ne sais pas parler. Les autres oui. Mais je ne me noierai pas.

Après avoir réussi à voler quelques heures à la nuit, il se leva. Il s'était décidé. Il apprendrait à nager.

Son cocon, c'était son appartement. J'ai peur. Inutile de se mettre trop de pression aujourd'hui. Les pas le séparant de la porte d'entrée se firent vifs et anxieux. Emporté par le mouvement, ses jambes le portaient, et personne, pas même lui, ne le retenait. Trois quatre volées de marches et quelques enjambées à peine l'emmenèrent aux rez-de chaussée. Il voulait changer, se mêler aux autres, leur ressembler. S'écarter de cette solitude, s'écarter de lui. Aujourd'hui, il avait encore baissé le regard face au miroir. Je changerai ce reflet. Il poussa la porte avec élan, et fit face à la ville.

Ses jambes aussi bien que les feuilles d'automne tremblaient sous le vent. Debout sur l'asphalte, sa respiration se fit aspirée par la vitesse du trafic. Ce rythme n'était pas le sien. Quelques gouttes de pluie, mais avait-il vraiment plu, jonchaient le sol. Un feu rouge coupa le temps et ses hésitations, et il traversa. Ses journées se ressemblaient toutes. Lever 7h, début de cours 8h, pause midi, fin vers 17h, devoirs et lectures et on recommençait. Bien qu'il y soit habitué, il se sentait de plus en plus seul. Seul bien qu'il soit entouré. Il n'aimait pas les groupes, ne s'y sentait pas à sa place. Alors il jouait la comédie lorsqu'il le fallait, avec difficulté. Il souriait, suivait la conversation. Il était le premier à s'écarter lorsque le groupe se refermait et il préparait ses phrases à l'avance au cas où il oserait se lancer. Chacune de ses interventions le tourmentait le soir venu, il se remémorait chacun de ses faits et gestes afin d'être sûr de n'avoir ennuyé personne. Je ne suis pas comme eux. Ce n'est pas naturel. Alors, souvent, il s'isolait, avec un livre pour seule compagnie. A travers chacun des personnages il vivait une nouvelle vie, essayait, échouait,

recommençait. Ces péripéties lui faisaient découvrir de nouveaux mondes, aiguisaient son esprit, sa curiosité. Sa bibliothèque se remplissait de jour en jour. Il touchait à tout : science-fiction, fantastique, biographique... Lire l'avait changé, c'est certain. Il était plus ouvert à l'autre, plus observateur. Cela ne l'avait pourtant pas aidé à terrasser sa timidité.

Il tourna la page et esquissa un regard en face de lui. Elle était encore là, assise sur ce même banc. L'automne était jeune et les journées, belles et lumineuses. De délicats rayons de soleil étaient venus se poser sur elle. Elle était radieuse, aux côtés d'une amie, et riait à l'éclat. Il croisa son regard et détourna aussitôt le sien. Elle avait l'air douce et sereine. Il aimait à penser qu'un jour, peut-être, ce serait sur son banc qu'elle s'assiérait. Mais le temps passait de plus en plus vite et ces journées ensoleillées ne dureraient pas. Le froid, la pluie, séparerait ceux qui ne s'étaient pas encore rencontrés. Il profiterait encore un peu de ces instants, de ces rires qui entrecoupaient sa lecture et sa solitude.

Il se leva, et fut surpris de trouver à ses pieds une flaque d'eau. A sa surface se dessinait un homme perdu.

L'après-midi suivait son cours. Assis à une table, recopiant sans passion un tableau rempli d'équations, il glissa un œil vers l'extérieur. Les deux bancs étaient vides. Plus de soleil, plus de fille, plus de rire. Il ne savait pas où la trouver à cette heure de la journée. Qu'aurais-je fait de toutes façons ? Je n'aurais pas su trouver les mots.

A la pause, il se força à aller retrouver les autres. Le couloir était gorgé d'eau. Son anxiété grandissait. Et s'il ne la revoyait plus ? Ses pas retentissaient sur le sol inondé. - « D'où elle vient, toute cette eau ?

- Quelle eau ? »

Il fronça les sourcils, comprit, puis balaya sa question d'un geste de la main, un sourire contraint aux lèvres. Il retourna en classe.

La fin de la journée sonnait déjà et il ne l'avait pas revue. Par où fallait-il commencer ? Devait-il attendre à nouveau le lendemain ? Il devait faire quelque chose. Elle n'était dans aucun livre, aucune phrase. Aucun mot ne pouvait la décrire. Il fallait qu'il lui parle, le fantasme avait trop duré et commençait à le tirailler. C'était elle qui avait ravivé son intérêt pour la réalité. Son rire l'avait délogé de son abri, et il cherchait maintenant à mettre des mots sur ce qu'il éprouvait en la sachant là, tout près de lui. Si seulement il avait eu les mots. Pourtant, s'ils n'étaient pas couchés sur une page, ceux-ci lui échappaient sans cesse. Il perdait ses mots, ne savait que dire, ne savait que faire. Il n'aimait pas se faire remarquer, tremblait quand une myriade de regards se tournaient vers lui. Il fallait qu'il la revoie.

Le regard vide, il avançait péniblement. L'eau lui arrivait aux genoux mais il n'y prêtait guère attention. Il ne songeait qu'à elle. Ses jambes s'engourdissaient petit à petit mais il continuait sans s'en soucier.

Il tentait tant bien que mal de se frayer un chemin entre les passants, pressé de rentrer chez lui, pressé de se blottir contre ces pensées réconfortantes. Je n'y peux rien. Ce n'est pas moi. Je ne serai jamais assez bien. Je serai toujours moi, non eux. Mais son rire, elle... Il se surprit à changer de sujet. Elle. Il s'écartait lentement de lui, entrevoyait un nouvel horizon. Le « je » cédait sa place au « elle ». Le désir succédait à l'apitoiement, la volonté à la passivité. L'eau se mit à s'agiter. Un nouveau courant le portait. Une nouvelle envie. On le bouscula. Un simple coup d'épaule le ramena à la réalité.

- « Excusez-moi. » murmura-t-elle à la va-vite

Il eut de la peine à se redresser. L'eau le déstabilisait. Il n'eut pas le temps de la voir mais son rire résonna à quelques pas de lui seulement. Il se retourna. Elle était là. Si seulement. Si seulement je pouvais courir. Il était immergé jusqu'à la taille, et envahi par l'angoisse. Son cœur se pinça.

Je ne peux pas abandonner maintenant. C'est alors qu'il s'élança. Le courant lui était favorable et le poussait vers elle, à tel point qu'il était difficile à suivre. Il devait batailler chaque seconde pour avancer, au sein d'un monde indifférent aux flots qui l'engloutissaient. Ils ne pouvaient voir ce qu'il traversait, ne pouvaient comprendre. Eux qu'il avait tant envié. C'était un jour comme un autre à leurs yeux. L'eau n'y avait pas sa place. Ils n'étaient que des obstacles, entre lui et son idéal. Des obstacles qu'il surmonterait.

Ses cuisses et ses poumons le brûlaient. Ses appuis, bien que faibles dans l'eau glacée, lui permettaient d'avancer, coûte que coûte. Il finit par la perdre de vue, et perdit pieds. Chacun de ses pas l'avait comme éloigné du rivage et l'emmenait plus loin, plus profond. Il hésita, pris d'assaut par la peur. Il ne sombrerait pas, pas maintenant. Il prit une grande inspiration, retint son souffle, et plongea. Quelques mouvements, guidés par l'instinct, le firent remonter à la surface. A l'écoute de son corps, il chercha patiemment quelle gesticulation lui permettrait d'aller de l'avant. Doucement, il apprenait à nager.

Sa nage improvisée l'entraîna au-dessus de la foule. Plus rien ne l'atteignait désormais. Les passants continuaient leur marche machinale et inexorable, sans prêter attention aux ombres qui ondoyaient. Les feuilles pliaient sous le courant, les oiseaux piquaient vers la surface. D'en haut, il avait une vue surplombante sur la ville engloutie.

Personne ne semblait le remarquer. Puis il la vit. Le visage tourné vers lui. Elle souriait.

FRONTIÈRES

Ferme les yeux et regarde au fond

"Troisième jour de pluie torrentielle sur tout le pays. Des dégâts dûs aux inondations ont causé des coupures de courants dans cinq villes moyennes, d'autres sont à prévoir. Les autorités recommandent de sortir de chez vous le moins possible, prévoyez un stock d'eau et n'oubliez pas..." J'éteignis la radio.

Toujours les mêmes recommandations depuis le matin. Trois jours à être enfermé. Trois jours à attendre, à faire semblant de se reposer. Je m'assis sur le rebord de la fenêtre, mon regard scrutant les nuages bas et le torrent couler dans la rue. Du quatrième étage, on apercevait des poubelles dériver et quelques branches flotter.

J'avais encore de l'électricité, que je mis à profit pour me réchauffer des restes. Ma fourchette fit quelques allez-retour entre ma bouche et mes lasagnes sans grand entrain. Il avait beau être quatre heures de l'après midi, il me semblait être assis au creux de la nuit. Tous les bruits étaient assourdis par le fracas de la pluie et du vent contre la vitre, et même mes voisins si prompts aux discussions animées étaient silencieux.

Mes yeux se fermaient tout seuls.

A quoi bon lutter? Il ne se passerait pas grand chose aujourd'hui, avec tout le monde cloué au sol par quelques mètres cubes d'eau. Je posai mon assiette dans l'évier et titubai jusqu'à mon lit. L'oreiller était si doux et le bruit de la pluie si régulier que je m'endormis en quelques instants.

Ce fut le vent qui me réveilla.

Beaucoup plus aigu que la pluie. Il criait au dehors, comme un loup abandonné par sa meute. Je me levai et remarqua que la lumière aussi avait changé. Il ne pleuvait plus. Je me penchai à la fenêtre, cherchant l'origine de la clarté jaunâtre qui envahissait maintenant le ciel. Elle semblait venir de partout à la fois, comme si tous les déserts de la terre s'étaient donné rendez-vous au dessus de mon immeuble. J'aperçus des gens à leur fenêtre eux aussi. Ils soupiraient, soulagés de la fin du déluge puis refermaient leur volets, de revenir à leur vie.

J'avais besoin d'espace. Maintenant. Mes pieds exigeaient du mouvement.

J'enfilai mes bottes de pluie, perdues au fond d'un placard, et mon manteau en cuir. Le bruit des clés tournant dans la serrure de la porte résonna dans le couloir et je dévalai les escaliers.

Enfin.

Plus de murs autour de mon corps et au dessus de ma tête. Mon ventre me cria de courir mais je craignais de glisser, j'optai donc pour un pas vif.

Le tour du pâté de maison fut vite accompli, je tournai donc en rond pendant un quart d'heure, en observant les choses flottant dans les flaques ridées par le vent. Une demi paire de lunettes, un collier, une fragment d'assiette, des bouts de plastiques jaunes. Les déchets colorés faisaient comme des tétards dans une rivière lente.

Je m'assis sur le rebord du trottoir. Aucune voiture en vue. Les gens avaient-ils disparus? Quelle heure était-il? J'avais oublié mon portable chez moi. Tant pis. Je n'était pas encore prêt à remonter dans mon rectangle. Je perdis mon regard dans les reflets ondoyants de l'eau dans la lumière étrange du ciel. Il flottait une odeur électrique. Peut-être que la pluie allait reprendre. Accompagnée d'orage cette fois ci.

Je me rendis compte que je fixais une flaque en particulier. En retrait, dans l'ombre des bâtiments, dans un rectangle gris d'herbe. Elle avait quelque chose. Quelque chose de dérangent. Mes épaules se tournaient dans l'autre direction. Elles la fuyaient. Mais mes yeux étaient figés.

Je forçai mon corps à se tourner. A se lever. A marcher dans sa direction.

Je sentais le vent fouetter mon dos, me pousser vers la flaque. Elle étaient grande, plus grande que j'avais cru. Elle s'étendaient sur toute la largeur du coin d'herbe et se perdait dans les buissons, si bien que je ne voyait pas où elle finissait.

Elle était lisse. Pas une ride, pas une ridule à sa surface. Le vent sifflait pourtant à mon oreille.

J'eus un mouvement de recul. Comme en voyant un fruit pourri au milieu du frigo. Un insecte mort dans la salle de bains. Quelque chose qui ne devrait pas se trouver là et qui nous rappelle ce qu'on préfèrerait oublier.

Je cherchai des yeux ce qui pourrait expliquer l'exception que le vent faisait pour cette étendue d'eau, un obstacle, un trou dans les murs. Rien.

Je voyai clairement le fond. Quelques brins d'herbe étaient figés sous l'eau, avec des petits cailloux. Pas un seul détrit.

J'eus tout à coup très froid. Je contractai les muscles pour ne pas trembler et reculai précipitamment. Je trébuchai sur le ciment en voulant retourner à mon appartement, et je ne me retournai que lorsque l'ascenseur sonna mon étage.

J'ouvris la porte. Un coup d'oeil à l'horloge du four. Il était sept heures du matin. Il fallait que je me douche pour me changer les esprits et commencer la journée avec un semblant de normalité.

Comme si j'avais encore besoin d'eau._

Après un repas chaud et une matinée à regarder un écran, je n'étais plus très sûr de ce que j'avais vu au dehors. Le ciel s'éclaircissait, la pluie était partie pour de bon, et le soleil faisait un rectangle sur le sol. Je devais aller faire des courses de toute façon, autant sortir et avoir le coeur net de ce que j'avais vu.

Il n'y avait plus de vent cette fois ci. Donc toujours pas de vagues. La flaque m'avait-elle vraiment parue immense? Oui, elle remplissait à moitié le carré d'herbe, mais elle ne dépassait pas sur les buissons. Ces buissons... fleuris? Je ne me rappelais pas avoir vu cela ce matin. Ce devait être la lumière qui les avait camouflés.

Le soleil se reflétait dans l'eau, cachant le fond. Je m'imaginai que le trou continuait sans fin jusqu'à l'autre bout de la terre, jusqu'à tomber dans le noir et ne plus pouvoir remonter. Pourtant l'herbe verdissait tout autour, l'eau rayonnait et je du détourner les yeux.

J'avais du être affecté par l'atmosphère de fin d'orage.

Un papier d'emballage de fast food se cogna à mon pied, entraîné par la faible pente. Il glissa doucement jusqu'à l'eau.

Je m'éloignai, et sortis ma liste de courses._

En revenant, les bras chargés, je faillis manquer la flaque. Elle n'avait pas bougé (aurait-elle dû avoir bougé?) et je m'apprêtais à mettre mon expérience de ce matin sur un esprit mal réveillé quand mon regard se posa sur l'emballage tombé au fond de l'eau. Il était maintenant fait d'une matière brillante, dorée, riche. Je fronçai les sourcils, mais ayant dans les mains ma nourriture de la semaine, je fis demi-tour et rentra chez moi._

Au cour des jours qui suivirent, la petite mare au pied de mon immeuble n'arriva pas à sortir de mon esprit. Chaque matin j'y apercevais un objet qui était tombé dedans, et je le voyais changé, autre. Une petite voiture qui avait fondu, une chaussure qui ressemblait plus à la manière dont un enfant la dessinerait, un élastique devenu plus long que mon bras.

Les enfants qui jouaient au ballon dans la cour se mirent à répandre des rumeurs sur l'eau.

Un disait en avoir bu et avoir été pris d'un désir fou de partir loin de chez lui, si bien qu'il avait préparé son sac et ce n'est que sur le pas de sa porte qu'il avait changé d'avis. Je voyais pourtant que ses yeux ne nous regardaient plus tout à fait, ils semblaient concentrés sur un point au delà de la cour, très loin de nous.

Une autre disait avoir trempé sa main dedans, et qu'elle s'était gratté toute la nuit sans faire partir les démangaisons. Elle chuchotait aussi que son sac et ses livres n'avait jamais été aussi faciles à porter.

Moi je n'osais rien faire.
J'avais peur.
J'y revenais tout le soir. Pour m'admirer dans l'eau lisse.
Pour voir ce qui avait été changé.
Pour voir si je pourrais l'être moi aussi.
A chaque fois je remontais chez moi. Toujours le même._

Une nuit, je me réveillai. Je savais pourquoi. L'horloge du four indiquait trois heures du matin pendant que je préparais mon dernier repas. Je regardai longuement l'eau bouillir. Les bulles dans la casserole et leur danse me manqueraient. Et les fourchettes. Et les matins dans la cuisine et ouvrir son frigo et allumer la bouilloire et partager un fruit.

Je fis mon lit, effleurant les draps avec regret et mes doigts. J'ouvrit la fenêtre, admirant le ciel et sa lune. Je ne la verrai plus jamais de cette façon. Elle ou moi auront changé avant que le soleil se lève.

J'enfilai mes bottes de pluie

Je fermai la porte à clé, et les laissai avec soin dans ma boîte aux lettres. Je marchai lentement, dans la cour déserte, et mes pieds savaient où aller sans que je leur dise. Elle m'attendait. Toujours limpide, avec ses trésors étranges et ses rumeurs. L'herbe lui faisait une couronne.

Mes pieds à quelques centimètres du bord.

Plus de fond visible.

Embrassant du regard la cour, les immeubles, les poteaux électriques et les oiseaux nocturnes, je les remerciais un à un d'exister. Puis je braquai mon regard à mes pieds, dans les profondeurs insondable de cette flaque d'eau en bas de mon immeuble.

Je pris mon inspiration, et je passai la frontière.

Naud Soleil

FRONTIÈRES

Houria

Les nuages se baladent à mes pieds. Le soleil levant les inonde de ses rayons. Encore plus loin à mes pieds, se trouve la mer, ce miroir infini de l'azur.

Bientôt, la terre cédera la place à la mer. Et je serai de retour. J'aurai traversé les frontières invisibles. Une fois de plus.

Cette fois encore, je ne l'entends pas plus que le vent qui fouette ma vitre. Je ne la sens ni ne peux la toucher non plus, coincée entre les parois opaques de l'avion. Je ne la goûte pas non plus. Le repas dans l'avion aussi était sans frontière. Mon corps ne comprend pas la frontière.

Même l'arrivée à l'aéroport ne matérialise pas la frontière. La prolifération des langues et dialectes ne le permet pas.

À la maison non plus, la frontière ne se manifeste pas.

Chez mes grands-parents non plus. Mes oncles profitent de mon retour pour me demander des nouvelles de Paris. Comment est-ce là-bas ? Toujours autant de choses à faire ? Le métro, transporte-t-il toujours ces mêmes personnes aigries par la vie ? Je réponds de manière évasive. Il fait chaud. Comme ici. Le mois de juin n'est plus clément. Un cousin saute littéralement sur mon *plus*. Toujours ce ton mélodramatique ! Il faut se rappeler tout de même que la terre a aussi ses cycles, comme les femmes. Le parallèle ne passe pas. Un autre cousin rétorque en lui parlant du dernier rapport du GIEC. Non, décidément, il ne pouvait faire preuve d'autant de mauvaise foi. Les chiffres sont là pourtant, l'activité de l'homme a effectivement un impact sur le réchauffement climatique. Le cousin perd la génération du dessus. Il faut croire que certains combats non plus n'ont pas de frontières.

Comment est-ce là-bas ? A-t-il demandé. Pour commencer, il faudrait qu'il y ait un ici et un là-bas. Géographiquement, son existence est indéniable. On a même tracé des lignes noires sur les cartes pour délimiter le territoire et chaque pays a sa couleur pour bien les distinguer.

Au dessert, un des enfants remarque l'absence de l'aide ménagère habituelle. Un silence gêné se propage parmi les générations d'ânés. Une de mes jeunes cousines demande si ça a un lien avec le gros ventre qu'elle avait gagné ces derniers temps. Avait-elle mangé trop de sucreries dans la cuisine de mamie ? Ma mère n'ose pas me regarder. Je comprends que les sucreries n'y sont pour rien.

“ Enceinte ? ”

Oui. “ La pauvre, si ça avait été ailleurs... ”. Ma mère n'a pas besoin de terminer sa phrase. Les klaxons des conducteurs pressés auraient recouvert ses paroles dans tous les cas. Nous sommes seules dans la voiture. Je

n'aurais pas osé aborder le sujet devant mes frères et sœurs ni mon père. Pourquoi ? De peur de perdre mes moyens ? De m'emporter contre eux ? Je ne sais pas.

L'air gêné des adultes m'avait déjà confirmé que la grossesse était non désirée. De toute façon, sans mari, elle ne pouvait la désirer. ¹. Si ça avait été ailleurs, elle aurait pu avorter. Si ça avait été ailleurs, elle aurait eu le choix. Ici, elle ne serait jamais que l'accusée déjà coupable. En France, aux Etats-Unis, pays de la liberté, son histoire aurait été différente. Ici, elle ne pourrait compter que sur quelques bourgeons, ces associations d'aide aux mères célibataires. Et encore, il faudrait qu'elle vienne à bout de la honte de ce ventre qui s'arrondit. La honte de s'être fait abandonner par un homme, le père, puis par sa famille. Ne serait-il pas plus simple qu'elle s'abandonne elle-même ? Mon corps ressent maintenant la frontière. Elle est quelque part entre mes cuisses, ou peut-être nichée au creux de mon bassin.

Soudain, je suffoque. La frontière aspire l'air autour de moi. Et comme ce n'est toujours pas assez, elle lacère mes poumons au point de ne plus me laisser respirer. Puis la frontière va plus bas et se roule en boule dans mon ventre. Elle se sent bien au chaud là-bas. Elle pense y rester.

Il faut que je sorte. Tout pour ne pas penser à l'enfermement. Tout pour ne pas vivre l'enfermement.

Nous arrivons au garage. Ma mère s'attend à ma sortie. Elle me prie de prendre la voiture au moins. Elle regarde par la vitre en me parlant. Il fait encore jour. Mais la nuit ne va pas tarder à tomber. Je me garde bien de lui souligner que là-bas, en France, je sors jusqu'à pas d'heure. Parfois, les oiseaux se sont déjà mis à chanter lorsque je franchis le seuil de ma porte. Non, merci. J'ai besoin de marcher. Elle finit par comprendre et rentre dans la maison, résignée. J'ai mon téléphone sur moi de toute façon. Elle pourra vérifier que je ne me suis pas égarée en suivant ma dernière heure de connexion sur les différents réseaux sociaux.

La mer n'est qu'à quelques minutes à pied de la maison de mes parents. Il me suffit de redescendre un boulevard peuplé de voitures et de pieds anonymes. C'est le week-end, il s'agit surtout de familles venues sentir autre chose que le combustible des voitures. Sur le littoral, je vois des enfants tenir la main de leurs parents, le visage empreint d'une confiance totale. À en croire leur expression, le monde leur appartient. Ils s'émerveillent devant les vagues qui s'écrasent contre les rochers. Ils ont les yeux grands ouverts. Leurs parents ont les yeux fermés. Ce ne sont pas les vagues qui les intéressent, mais l'embrun.

Je descends les marches qui mènent à la plage. Arrivée en bas, j'enlève mécaniquement mes chaussures et chaussettes. Le sable est chaud contre ma peau. Il irradie les rayons du soleil auxquels il a été exposé toute la journée. Une chaleur de vingt-quatre juin comme un autre.

L'écume des vagues m'appelle. J'y réponds bien volontiers. Il n'y a que ça qui m'apaise totalement. Sentir cette mousse blanche venir jusqu'à moi, chatouiller mes pieds pour ensuite repartir vers d'autres terres inconnues, bien loin d'ici. L'eau est tellement paisible.

Soudain, je sens des jets d'eau qui m'arrivent à la cuisse et j'entends des cris aigus. Je me retourne. À quelques mètres de moi, se trouve une petite fille en robe rose à rubans. Elle ne doit pas avoir plus de six ans. Plus loin, une femme accourt péniblement vers elle soutenue par une femme plus jeune. La plus âgée a le dos courbé, comme alourdi par les années. Elle a les traits tirés, des rides ont été creusées au burin sur sa peau déjà sèche. La femme avance laborieusement vers l'enfant, un sourire indulgent sur les lèvres.

La femme plus jeune n'a pas cette indulgence. Elle a les sourcils froncés, les lèvres pincées et se répand en conseils : ne va pas aussi loin, tu vas mouiller ta robe, ne mets pas tes bras dans l'eau, ne te baigne pas, mais tu n'écoutes pas, voilà maintenant ta robe est fichue.

La petite fille l'entend à peine. Elle se tourne vers la personne âgée et l'interpelle :

“Maman ! Maman ! Dis, c'est le petit bout de terre noire tout au loin, l'Amérique ?” En parlant, elle montre du doigt l'autre côté de la baie qui semble détaché de toute terre d'ici. Elle semble tout excitée par sa découverte.

“Non ma chérie. Ce petit bout au loin, c'est encore notre pays. L'Amérique est plus loin.”

La mère aux traits âgés avant l'heure est au niveau de sa fille. Elle se baisse pour arriver à sa hauteur et lui parler sur le ton de la confiance. Elle l'encercle de ses bras fins. La jeune femme l'accompagnant s'écrie que ce n'est pas raisonnable. Non vraiment, le médecin a dit qu'il fallait qu'elle se repose ! Elle ne peut pas continuer à se démener de la sorte. Mère et fille l'ignorent superbement. Elles sont déjà sur le chemin pour Ellis Island.

“L'Amérique, ma chérie, se cache derrière les terres et derrière les océans.”

“ Oh maman, tu peux me raconter l'histoire de Tiana !”

“C'est l'histoire d'une jeune fille habitant à la Nouvelle-Orléans qui rêvait d'ouvrir son restaurant...”

Je restais jusqu'à la fin du conte. Je ne sais pas ce qui m'émut le plus. Était-ce la détermination de Tiana à ouvrir son restaurant ? Était-ce la détermination de la mère à prouver à travers cette histoire qu'on se devait de se battre pour ses rêves ? Était-ce le visage rêveur de la jeune fille qui ne quitta pas l'océan des yeux une seule fois ?

Lorsque la mère termine son histoire, la jeune fille se dégage de l'étreinte de sa mère et se met à tournoyer dans l'eau. Elle tourne jusqu'à créer un tourbillon autour d'elle. La mère rigole. La jeune fille s'égosille de plus belle.

“Houria !”

“Moi, j'irai en Amérique plus tard et je réaliserai mes rêves, comme Tiana!”

La mère sourit tendrement.

Je remonte la plage. N'est-ce pas pour ça qu'elle lui a donné ce nom ? Houria. Liberté.

Je sens une vibration dans ma poche. Ma mère me demande de rentrer. Le soleil n'en a plus pour longtemps. Les notifications de journaux internationaux m'informent que l'avortement aux Etats-Unis non plus. Le jugement de Roe vs Wade vient de tomber.

Une frontière de plus vient d'être construite entre toi et le pays de tes rêves Houria.

¹ (Dernier pays en liste à criminaliser les rapports sexuels hors mariage - L'Indonésie le 6 décembre 2022)

FRONTIÈRES



Prix
du
Public

Le poster

Brune redressa vivement la tête en sentant le train ralentir progressivement sous ses pieds. Elle leva le nez vers la plaque de diodes qui l'informait à chaque instant de la position du véhicule. Celle qui indiquait sa destination clignotait à intervalles réguliers. Il allait bientôt falloir descendre. Brune se plaça machinalement devant la porte du RER ; son regard accrocha le panneau bleu sur lequel s'étalait le nom de la station en toutes lettres : Châtelet-les-Halles. Lorsque le train s'arrêta complètement, les portes du wagon s'ouvrirent sur un quai noir de monde. Brune s'enfonça dans cette foule condensée et affairée, suivant le flux descendant pour se laisser guider jusqu'aux escalators.

Elle ne reprit sa respiration qu'en débouchant dans le centre commercial, un peu moins rempli que cette gare en pleine heure de pointe. Elle avisa rapidement le nom de l'enseigne qui l'intéressait sur l'un des panneaux directionnels. Alors qu'elle marchait machinalement vers sa destination, une main tapota son épaule. Brune se retourna vers un adolescent en sweat vert, surprise d'être ainsi prise à partie.

— ζουστ απεζ φαιτ τομβερ χειχι.
Brune s'excusa en secouant la tête à la négative.

— « Je suis désolée, je ne vous comprends pas. »

Il haussa des sourcils avec surprise avant de lui montrer ce qui se trouvait dans sa main. Le sang de Brune ne fit qu'un tour lorsqu'elle y reconnut son trousseau de clés. Elle enfonça machinalement la main dans la poche de son manteau, là où elle pensait l'avoir rangé en sortant de chez elle. Ses doigts ne rencontrèrent que du tissu et un paquet de mouchoirs à moitié vide. Le trousseau était bel et bien tombé par terre ! Brune récupéra ses clés avec un sourire pour le garçon.

— « Merci beaucoup ! »

— ιλ νθψ α πασ δε θυοι.

Il s'éloigna après un hochement de tête amical. Brune parcourut sans incident supplémentaire les derniers mètres qui la séparaient du magasin. Elle passa les portiques anti-vol, salua le vigile avant de s'enfoncer dans les rayonnages de livres, pots de peinture et fournitures en tous genres. Son petit frère la tannait depuis des semaines au sujet de la sortie d'un poster collector de son groupe de rock préféré. Même si Brune goûtait très peu à la musique de manière générale, elle s'était mis en tête de trouver l'objet de ses convoitises pour son cadeau d'anniversaire. Une simple vérification sur internet lui avait confirmé qu'il se trouvait bel et bien dans les rayons de cet énorme magasin culturel... Restait à trouver où.

Elle se retrouva tant bien que mal dans le rayonage des posters. Brune farfouilla parmi les modèles d'exposition plastifiés, regarda bien chaque miniature scotchée à côté des boxes qui regroupaient les modèles... Mais aucune trace de l'objet de ses investigations. Il allait falloir

qu'elle demande de l'aide à un vendeur. Brune calma sa légère appréhension avant de repérer le monsieur en bleu, derrière son guichet. Elle se planta dans son champ de vision avant de l'interpeller :

— « Excusez-moi, est-ce que vous pouvez m'aider ? »

Il l'observa avec étonnement. Évidemment qu'il ne l'avait pas comprise. Brune désigna le rayonnement du doigt, puis voulut sortir son téléphone pour lui montrer directement la capture d'écran du poster qu'elle recherchait... Mais sa nuque fut parcourue d'un frisson glaçant lorsqu'elle se rendit compte qu'elle n'avait plus de batterie. Et merde.

— θε πευξ πους αιδερ ?

Brune secoua la tête pour lui faire comprendre son impuissance.

— « Je ne vous comprends pas, monsieur. »

Impossible de communiquer. Allait-elle devoir se résoudre à rentrer chez elle bredouille ? Le vendeur appela sa collègue à la rescousse, mais elle ne semblait pas plus capable de répondre à ses questions. Brune pinça des lèvres, les yeux brillants de larmes de frustration. Ils échangeaient entre eux en la regardant en coin, comme une bête de foire.

— θε χροισ θυελλε εστ σουρδε.

— Χομμεντ σαποιρ γε θυελλε πευτ ?

La frustration fut remplacée par la résignation. Ce n'était pas la première fois qu'une situation similaire lui arrivait. Ce ne serait probablement pas la dernière non plus. Inutile de faire durer ce supplice plus longtemps. Brune reviendrait une autre fois, avec un téléphone bien chargé. Elle s'apprêtait à détourner les talons lorsqu'on la retint par le bras. Le vigile avait quitté son poste à l'entrée du magasin pour les rejoindre.

— « Bonjour. Que pouvons-nous faire pour toi ? »

Son cœur manqua un battement. Ses mains s'agitèrent pour s'empressement de lui répondre, trop heureuses d'être enfin comprises.

— « Oh ! Tu parles la LSF ? »

Il acquiesça avec un sourire sincère.

— « Oui. Ma fille de six ans est née sourde. »

Trouver le poster qu'elle recherchait fut un véritable jeu d'enfant avec le vigile comme traducteur. Il l'accompagna même à la caisse pour s'assurer que l'achat se déroulerait bien jusqu'à son terme. Lorsqu'ils se retrouvèrent à la porte de sortie, Brune lui serra solennellement la main, le poster flambant neuf maintenu contre sa poitrine.

— « Merci. Vraiment. »

— « C'est la moindre des choses. »

Il lui fit un signe amical alors qu'elle repartait vers la gare d'un pas vif. Brune retournera régulièrement dans ce magasin, à l'avenir.

Chloé Kemgne

FRONTIÈRES

L'herbe fraîche et l'âne

I

Il y avait autrefois sur la route de Gaudiempré des prairies des forêts et des vignes. Chaque habitant du village ne remarquait rien en ces paysages et passait sans s'interrompre, comme passent les heures pour Drausin.

Drausin, c'est la tâche grise parmi le paysage, mais c'est aussi le seul qui admire la nature lui faisant face. Et pour cause, Drausin était un âne et aurait aimé plus que tout atteindre cette végétation pour en faire son repas. Sa pâture était asséchée une bonne partie de l'année, il rêvait un jour de pouvoir passer outre sa clôture.

Il réfléchit chaque heure de chaque jour à un stratagème pour pouvoir s'échapper et atteindre les herbes verdoyantes de l'autre côté de la route.

Les années passèrent et l'âne Drausin mit au point de nombreux plans, sans jamais avoir eu le courage de les accomplir et finalement, perdu espoir.

Il connut les 10 ares de sa prairie par cœur et, l'hiver, de son petit coin d'étable, l'âne ne ressentit plus qu'une seule chose, la solitude. Dans ses moments de profonde détresse, l'âne brayait au long cours.

II

Stanislas entendit par la fenêtre de sa chambre, les soirs d'été, les braiments de l'âne. Sa mère lui expliqua qu'il ne fallait pas y prêter attention. Stanislas grandit et resta isolé, dans son village loin de l'école, et le soir il rêvait à se transporter dans les recoins des bois et des prés, et surtout auprès de cet âne. Pourtant il n'eut jamais le droit de concrétiser ce rêve, mais ce fut son château en Espagne.

III

Un jour comme un autre se profila pour Drausin, il se dépêcha de manger l'herbe tant qu'elle fut fraîchement poussée de la nuit. Cela fit bien 10 ans que l'âne eut repoussé ses songes.

Il vit arriver Stanislas, sur un engin fait de la même matière que le piquet de clôture. Drausin s'approcha lentement de Stanislas, qui en fit tout autant. Le contact fut une révélation pour les deux compères.

Après cette rencontre, l'âne vit renaître une lueur dans ses yeux. Stanislas vint tous les soirs lui donner une caresse et tendre vers lui une poignée d'herbe luxuriante de la parcelle d'en face. Ces

gentilles attentions rendirent heureux les deux acolytes et l'âne bientôt courait à la vue de ce personnage dont il ne comprenait les braiements complexes. IV

Le temps passa comme les voitures devant Drausin, et Stanislas se fit de plus en plus rare. Il ne pouvait venir le voir l'hiver à l'étable, et bientôt il comprit la fugacité de sa joie. Il comprit aussi que ce qui lui manquait ne fut pas tant l'herbe fraîche qu'un ami pour lui tendre. L'âne se retourna dans son thébaïde.

V

La temporalité des études emporta Stanislas loin des vertes allées pour un tout autre décor. La tâche grise dans un vert tableau eut dorénavant pour image son inverse au travers de la fonction du temps. Les années passèrent et Stanislas se sentit mal dans un environnement qui ne fut pas le sien, et à nouveau il se projeta dans un monde où le temps aurait été bijectif. Mais il ne put abandonner son travail qui se fit sans obstacles, ou du moins, il n'en eut pas la témérité. Pour lui, je était bien un autre.

VI

L'âne devenu bien vieux, il contempla encore une fois ces étendues de nature qu'il eut eu tant convoiter, se disant que derrière, peut-être à l'autre bout du monde, une main se tendra à nouveau pour lui. Ce fût le cas ce soir-là, dans l'étable où Drausin, malheureux, s'éteignit. Stanislas ne fut pas long à le rejoindre.

VII

Pourquoi Drausin et Stanislas restèrent sans allégresse ? Car il est des frontières plus difficiles à franchir que sa clôture et des quêtes plus inavouées que son herbe fraîche. Il n'y a qu'un pas à franchir et cependant il n'est peut-être pas trop tard pour faire le vôtre.

FRONTIÈRES

L'instrument

À l'occasion de ses cinquante ans, mon oncle avait convié toute la famille dans son pavillon de la région parisienne. Autour de la table, tous les visages m'étaient familiers, sauf trois. Une jeune femme, la peau pâle, les cheveux longs, était installée à deux places de mon oncle. À sa droite, je distinguai un homme, de petite taille, chauve, avec une moustache. Il devait avoir la soixantaine. À ses côtés siégeait une femme du même âge, encore plus petite que lui. Ses cheveux châtain, coupés courts, recouvraient la moitié de son front et laissait affleurer une paire de lunettes rectangulaires. Mon cousin me confia que mon oncle avait invité la voisine, avec qui il s'entendait à merveille. Originaires d'un pays de l'est (j'ai oublié lequel depuis), elle était venue en France pour ses études il y a près de quinze ans et s'y était installée dans la foulée, si bien qu'elle parlait parfaitement le français. Ses parents, en France pour la semaine, l'accompagnaient. Leur fille, pour ne pas les laisser seuls une journée, avait demandé à mon oncle s'ils pouvaient se joindre à elle. Comme ils ne parlaient pas un mot de français ni d'anglais, elle jouait le rôle de traductrice et demeurait près d'eux en permanence.

Avant de commencer à manger, l'homme chuchota à sa fille. Celle-ci nous annonça que son père souhaitait prononcer un toast et remercier son hôte. Il se leva, repoussa sa chaise, et, d'un air pompeux et cérémonial, se lança dans une longue tirade. Il perdit vite le fil de son discours, qu'il parsemait d'évocations désuètes de la nature, du monde et de la providence. Je ne me rappelle plus exactement de ce qu'il nous a dit ce jour-là, mais je garde le souvenir d'une intervention complètement décalée, à la limite du ridicule. Sa fille, consciente de l'incongruité de la situation, s'efforçait de traduire une à une les phrases de son père. Quelques convives, un peu mal à l'aise, n'osaient pas le regarder. Les plus jeunes ne saisissaient pas très bien ce qu'il se passait. Quand l'un d'eux éclata de rire, après une formule traduite mot à mot et qui prenait en français une connotation tout à fait grotesque, les joues de la jeune femme s'empourprèrent. L'homme fit semblant de ne rien remarquer, mais, visiblement affecté, il ne persista pas et conclut son propos quelques instants plus tard. Un silence gêné punctua son intervention. Mon oncle, compatissant, se sentit obligé de répondre. Il prononça quelques remerciements d'une extrême banalité, que la jeune femme s'empressa de traduire à son père. Le vieil homme acquiesça, puis, comme éreinté par l'effort qu'il venait de fournir, resta muet le reste du repas, fixant son assiette, à l'image de sa femme. Par moments, leur fille leur indiquait à voix basse le nom des plats ou leur composition.

Quand nous nous levâmes, l'homme et la femme demeurèrent près de leur fille, n'adressant la parole à personne. Celle-ci était en grande conversation avec mon oncle. Quand ma jeune cousine l'attrapa joyeusement par le bras en s'exclamant qu'elle voulait jouer avec elle, elle fut contrainte de laisser ses parents seuls au milieu du salon. Gênés de rester au centre de la pièce, sans rien dire, un peu intimidés, ils s'assirent sur le canapé, dans un coin.

Juste à côté d'eux se trouvait un piano. Je le connaissais bien pour y avoir joué quelques années auparavant, quand j'étais assidu et que je maîtrisais plusieurs morceaux. J'avais cessé de pratiquer depuis plusieurs années. Qu'ai-je bien pu me dire à ce moment-là ? J'ai sans doute cru que je pouvais me remémorer le fruit de plusieurs années d'exercice, que mes morceaux préférés reviendraient des tréfonds de ma mémoire, rien qu'en faisant retentir les premières notes. Je m'assis, entamai la première mesure d'un morceau que je me plaisais à jouer voilà bien des années, m'arrêtai après quelques secondes d'hésitation. Je ne me rappelais que du début de la pièce, j'avais complètement oublié le reste. Quand les premières notes sonnèrent, certains convives avaient tourné la tête. Cependant, j'avais stoppé bien trop tôt pour conserver leur attention. Ils savaient bien que je ne jouais plus.

Le couple, assis près de moi, me fixait. Silencieux, l'homme et la femme attendaient que je reprenne. Si j'avais oublié tous mes morceaux, je savais encore à peu près déchiffrer. Une vieille partition jaunie traînait au-dessus du piano. Je me levai. Le couple frémit imperceptiblement. Ils croyaient que je m'en allais, que je les quittais. Quand ils me virent saisir la vieille partition, l'ouvrir devant moi, ils comprirent et parurent soulagés. Oubliant un instant qu'ils ne parlaient pas français, je leur dis, comme pour m'excuser d'avance, que je ne connaissais pas les morceaux, que j'allais essayer de déchiffrer. La femme me sourit, un peu timidement. Elle ne m'avait pas compris.

Je recommençai à jouer, butant à chaque portée, à chaque mesure, sur chaque note, revenant en arrière à plusieurs reprises. Mes yeux s'échinaient à déchiffrer les symboles imprimés, mes doigts à leur donner une consistance sonore. Face à tant d'imprécisions, mon public faisait preuve d'une patience admirable. Attentifs au moindre détail, goûtant chaque aspect de mon jeu, l'homme et la femme demeuraient impassibles quand je jouais une fausse note ou quand je me reprenais, adoptaient un air contemplatif quand j'enchaînais plusieurs mesures au bon tempo, sans me tromper. La mélodie la plus humble, l'accord le plus insignifiant, même mal interprétés, bâclés, dissonants, les touchaient bien plus que toutes les paroles qui résonnaient dans le salon. Dans cet océan d'incompréhension, la musique leur fournissait un ancrage.

Mes doigts ne régurgitaient pas un morceau appris par cœur, suivant des mouvements inconscients, automatiques depuis longtemps. Je lisais, je déchiffrais, je faisais face à la complexité de l'expression dans un langage qui ne nous est pas familier. Ceux qui m'écoutaient, en s'imprégnant de cette langue intelligible pour eux, en devenaient presque les maîtres, les possesseurs. À partir de la version hachée, fautive et maladroite que je leur proposais, ils étaient à même d'en repérer les erreurs, d'en imaginer une version épurée, débarrassée des imperfections que bien malgré moi je lui adjoignais. Ils pouvaient naturellement juger des interprétations satisfaisantes, des imperfections, des ratés, tout en ressentant au fond d'eux-mêmes, comme par un système de vases communicants, la difficulté à s'affranchir des limites inhérentes à la méconnaissance du langage. Aussi, c'était moi qui peinait, qui fautait, qui éprouvait mille difficultés à transformer les signes imprimés sur la page jaunie en une expression cohérente, compréhensible pour autrui. C'était comme un échange sans paroles, où les rôles s'inversaient, se confondaient pour que naisse en nous une ineffable sensation de complicité.

Si leur fille avait été là, entre nous, j'ignore si sa présence aurait permis un dialogue plus riche et plus profond. Aurait-elle pu donner le nom d'un morceau, traduire quelques commentaires ? Un tel intermédiaire, nous contraignant à fragmenter nos propos, à les entendre sous une forme méconnaissable, à percevoir en face le même processus comme un reflet, aurait détruit toute la simplicité de cet échange. C'aurait été comme plonger dans le regard d'un autre en abritant le sien

sous des lunettes de soleil, se serrer la main en gardant sur la sienne un gant épais. Pour franchir les barrières de l'incompréhension, nous n'avions besoin de rien.

Quand j'eus fini, je me levai, fermai délicatement la partition et la reposai sur l'instrument. L'homme se leva à son tour, me tendit la main et serra chaleureusement la mienne. Je perçus un sourire dans ses yeux, dans ceux de son épouse. Je partis jouer avec mes jeunes cousins dans le jardin. Lorsque vint l'heure pour moi de partir, le couple et leur fille s'étaient déjà éclipsés. Je ne les ai pas revus depuis.

Morand – Fher Christophe

FRONTIÈRES

La découverte



17 janvier 1888

Cet endroit, je l'ai découvert par hasard en errant près des falaises. Pour y accéder il faut descendre un sentier pentu, passer sous un tunnel naturel puis traverser une petite crique. Cet endroit secret connaît des habitués mais à la nuit tombée le calme s'y installe. Cette plage devient une place où le son du silence m'apaise. Les reflets bleutés de la lune et le claquement des vagues viennent chasser le brouhaha de mes pensées. Le va et vient de la marée berce mes espoirs. Mes espoirs nourris par l'ampleur des possibilités futures. A l'image de ces étendues de sables infinies qui me rappellent que tout est encore possible. Pour l'instant, rien n'est écrit. Je suis seule, il n'y a personne et le vent qui souffle sur mon visage me fait signe de rentrer mais c'est sur cette plage que je trouve l'asile. Je n'ai besoin ni de chaleur ni de soleil, ce que j'aime ici c'est le naturel indomptable du lieu, qui, à travers le temps, a su résister au façonnage de l'humain et à sa vague destructrice. Ce que j'aime dans ce lieu c'est cette spontanéité primitive, ce chaos ordonné que je ne retrouve nulle part ailleurs et qui me rassure. Je décide donc de savourer pour quelques instants, encore, ma liberté, ici les pieds dans l'eau à l'abri du mépris. Un jour peut-être je m'en irai et je laisserai derrière moi tout ce que je sais, ce que je connais. J'irais assouvir cette soif intarissable d'aventure. J'aimerais pouvoir tout reconstruire... Me reconstruire. Désapprendre ce que j'ai appris et partir vers l'inconnu. La houle se lève, mes doigts sont engourdis il est temps de faire demi-tour. C'est donc pieds nus, la tête vide et l'esprit vif que je décide enfin de rentrer.

Le partage



17 janvier 1893

A l'heure où l'horizon disparaît, je t'emmène jusqu'à mon repère caché. L'heure où le ciel se noie dans l'océan. Ensemble le temps s'efface et la vieillesse qui nous guette se laisse oublier. J'entends nos rires à l'unisson. Ces rires lointains sur la plage. Je les chéris. Tous ces moments passés ensemble. Les paroles éphémères emportées par le courant des marées. La chaleur des instants qui nous faisait oublier le vent froid de l'hiver. Ensemble, la vie paraissait si simple. Rien n'importait plus que le présent. S'installer confortablement au milieu des coquilles nacrées et se laisser entraîner par le doux spectacle de la nature. La chorégraphie des feuilles entraînées par le souffle délicat du zéphyr. L'humeur de la mer et ses clapotis lunatiques. Le chant du paysage.

La perte



17 janvier 1901

Ce soir la lune est pleine. Cela fait cinq ans que je n'y suis plus retournée mais en regardant par la fenêtre, j'y songe. Peut-être y serions-nous allés pour contempler la marée. Je n'y retourne pas car j'ai peur. Peur d'être assommée par la lourdeur du silence. Refroidie par cette lune impassible. Ma vie a changé mais le paysage, lui, ne change pas. Il en deviendrait presque anachronique. J'ai peur de ce vide qui, avant, me faisait du bien. J'ai peur des vagues de nostalgies qui ne laissent que des résidus de souvenirs. Une écume qui, peu à peu disparaît pour laisser place à une nouvelle marée. J'en arrive maintenant à détester cette palette romantique composée de bleu nuit. J'en arrive même à regretter nos conversations houleuses et le goût amer qu'elles me laissaient en bouche. Je ne sais pas pourquoi j'écris. Je ne sais même pas à qui j'écris. Je ne sais que faire de ces mémoires indigestes. Peut-être qu'inconsciemment j'en fait ton testament. Tu n'as laissé aucune trace, rien de visible mais ta présence reste palpable. Combien de temps encore avant de te retrouver ?

Le lâcher-prise



17 janvier 1912

J'y suis retournée une dernière fois pour m'imprégner de l'aura du lieu. Ce qui m'apaisait autrefois, aujourd'hui m'effraie. Je n'ai plus besoin d'être ici. Demain je partirai. J'ai trouvé autre chose qui me fascine, qui me calme et qui me guérit: l'écriture.

FRONTIÈRES

Tagtraum

Les sirènes retentissaient tout autour de la maison. La rue était fermée et des gens en uniforme retenaient les voisins loin de la maison. Plustôt dans la soirée, une telle scène aurait été inconcevable. Les voitures de police encerclaient la vieille demeure. Un inspecteur criait des ordres incompréhensibles et des consignes à travers un mégaphone. Des projecteurs étaient braqués sur les fenêtres. On attendait mais personne ne venait. Pourtant les voisins avaient juré avoir entendu des coups de feu et les premières patrouilles arrivées sur les lieux avaient entendu des effusions de voix et des pleurs. Mais depuis que l'inspecteur était arrivé, il ne s'était plus rien passé. C'était comme si la maison était devenue complètement silencieuse, comme endormie... ou morte.

Le premier inspecteur continuait de crier dans son mégaphone à en perdre haleine. Le second s'occupait de prendre la déposition du vieux voisin. Le vieil homme avait un discours abondant et confus. L'inspecteur avait beaucoup de mal à le suivre. Il avait déjà interrogé près de dix personnes depuis qu'il était arrivé et aucune des dépositions ne se croisaient. Il n'y avait que des propos sans queue ni tête. Seul le coup de feu apparaissait dans tous les récits. Le vieil homme agitait les bras devant l'inspecteur ce qui le sortit de sa torpeur. L'homme âgé bougonnait. De son temps, la police faisait mieux son travail... Tandis que l'homme continuait de fulminer, l'inspecteur entendit une autre voix. Une voix douce et mélancolique, comme celle d'une mère à son enfant. Il se concentra pour entendre mieux la voix malgré la cohue environnante. Après quelques minutes, il parvint à distinguer d'où venait la voix mais il n'arrivait qu'à comprendre un mot sur deux. Je... Besoin... Maison... Sombre... Aide...

À ce mot, l'inspecteur se raidit. Il demanda à un officier de finir de prendre la déposition du vieillard. Il se dirigea ensuite vers son collègue mais ce dernier lui dit sévèrement de rester tranquille. Ce n'était pas la première fois qu'il lui parlait ainsi. Son collègue avait même tendance à s'attirer tout le mérite lors des enquêtes, ce qui était très frustrant. Cette fois-ci, ce serait lui qui obtiendrait la gloire ! Cette fois-ci, ce serait lui le sauveur ! Il s'éloigna des barrières, contournant les différents officiers et se dirigea vers la maison du vieil homme qu'il venait d'interroger. Il la contourna et escalada la palissade qui séparait les deux maisons. Une fois dans le jardin, l'inspecteur observa la maison. C'était un petit pavillon de banlieue comme les autres à première vue. On pouvait voir les lumières des sirènes autour. Mais une personne plus attentive aurait pu remarquer que la lumière ne passait pas au travers des fenêtres. Elle semblait seulement se réfléchir sur les vitres. L'inspecteur remarqua cet étrange phénomène sans pour autant s'en préoccuper.

La maison était plongée dans le noir. Un silence de mort y régnait. Le bruit de l'extérieur était à peine perceptible. Plus aucun signe de la voix féminine qui l'avait amené à s'introduire dans la maison. Le jeune homme alluma sa lampe torche et entreprit d'explorer les lieux. La porte de derrière menait sur la cuisine. Des assiettes cassées jonchaient le sol. Des débris de verre étaient plantés dans les portes des placards... Comme si quelqu'un s'était amusé à les envoyer. L'homme continua de marcher esquivant les éclats d'assiettes. Il entra dans le salon et fut parcouru par un grand frisson. Il y faisait extrêmement froid alors qu'on était en plein mois d'août. Il se souvenait

pourtant de la chaleur presque étouffante qui régnait dehors. On pouvait même voir des vapeurs de respiration s'échapper de sa bouche. Il examina le spectacle surréaliste qui se tenait devant lui. Les canapés étaient éventrés. La télévision était plaquée au sol et on pouvait voir des morceaux de l'écran tout autour. Le lustre paraissait ne tenir que par une seule des quatre fixations qui, habituellement le maintenaient en équilibre. La poussière de la pièce rendait difficile l'observation. Elle était si épaisse qu'elle gênait la respiration du jeune homme. Il fut pris d'une quinte de toux, puis lorsqu'elle s'arrêta, le silence de la bâtisse l'engloba de nouveau, l'asphyxia. Ce silence le laissait seul face à ses pensées. Ces dernières se bouscuaient et se substituaient les unes aux autres. Les témoignages et les voix des personnes interrogées plus tôt le hantaient. Il prit un temps pour calmer ce flux et se concentrer sur ce qu'il voyait. N'importe quel détail pouvait lui servir, lui permettre de devenir quelqu'un. Il se remit à avancer dans la pièce mais une étrange sensation le parcourait. Il avait la sensation d'être épié. Le tapis était retourné et maculé d'une tâche sombre. L'inspecteur s'approcha pour éclairer la tâche. Elle était rouge et encore humide. Le jeune homme sortit alors son arme et la garda à la main. On ne sait jamais. Il la chargea le plus silencieusement possible mais le cliquetis de son pistolet fût bien plus important qu'il ne le pensait. Il tressaillit et ne bougea plus, espérant ne pas avoir signalé sa présence.

C'est à ce moment précis qu'il entendit un bruit suspect. Il crut tout d'abord avoir rêvé mais le bruit retentit à nouveau. Il provenait de derrière une porte à côté de l'escalier menant à l'étage. Le bruit était étouffé, comme s'il venait des profondeurs. L'inspecteur déglutit. Le bruit se fit alors plus distinct, résonnant à l'intérieur de sa tête. C'était la même voix, celle qui l'avait amené à s'introduire seul dans le pavillon. Il eut envie d'alerter les gens à l'extérieur mais quelque chose le retint. Son ambition. L'inspecteur n'avait plus le choix. Il devait descendre, il ne pouvait plus reculer. Et puis quelqu'un avait besoin de lui. Le jeune homme ouvrit doucement la porte, ayant pris la précaution d'éteindre sa lampe pour éviter d'être repéré. Il observa les marches devant lui. Elles étaient en bois et paraissaient prêtes à se rompre à tout moment. Il descendit, son arme en main et prêt à tirer, le plus doucement possible. Il ne fit aucun bruit. Les marches ne grincèrent pas malgré l'aspect ancien de l'escalier et il atteignit le bas de l'escalier sans encombre. Il se trouvait dans l'ombre d'un grand meuble. C'était une très vieille armoire qui devait dater du XVIIIème siècle. Elle était en bois massif et semblait si lourde que le jeune homme se demanda comment elle fut transportée à la cave. Par une petite fissure à l'intérieur de l'armoire on pouvait voir ce qu'il se passait dans le reste de la pièce. Une flemme lueur semblait s'en échapper. Pourtant la pièce était plongée dans l'obscurité. Cette faible lumière était semblable à celle d'une bougie. On pouvait alors voir se dessiner une ombre qui se tenait seule dans la pénombre de la cave. Le jeune homme observait cette dernière, caché à travers la fissure. Il retenait sa respiration pour écouter.

Pendant ce qui sembla être une éternité, seul le silence écrasant dominait. Un murmure rompit alors cette hégémonie. L'ombre s'était mise à parler, elle appelait à l'aide... Pourtant aucune autre personne ne semblait être présente. L'inspecteur était en sueur et il ne savait pas comment l'expliquer. Il ressentait simultanément un profond malaise et une sorte d'excitation. Il finit par se décider à sortir de sa cachette, prêt à tirer sur l'ombre. Elle s'est retournée. C'est une femme.

Elle avait les larmes aux yeux. Ses vêtements étaient recouverts d'une substance brunâtre. Une odeur de mort l'entourait. Elle tenait quelque chose entre ses bras. Quelque chose ou plutôt quelqu'un. L'inspecteur s'approcha encore un peu et découvrit avec horreur que ce que tenait la femme était le corps d'un enfant. L'inspecteur fut pris de puissants spasmes incontrôlables. Son regard croisa alors celui de la femme. Elle souriait. Elle se mit alors à rire. Elle riait extrêmement fort. Son rire était strident et insupportable. Son regard avait complètement changé. Ses yeux

reflétaient une lueur monstrueuse, inhumaine. Elle avait l'air complètement folle, presque possédée. L'inspecteur entendit une sorte de cliquetis comme celui d'une porte que l'on ferme à clé qui le sortit de sa torpeur. Il comprit. Un coup de feu ébranla toute la maison.

À l'extérieur, le premier inspecteur avait donné l'ordre d'entrer dans la maison suite au coup de feu. Le soleil commençait à se lever. Les hommes armés entrèrent dans la maison en très grand nombre et rapidement. Quelques minutes plus tard, on vint chercher l'inspecteur et le médecin qui somnolait dans sa voiture. L'officier de police conduisit les deux hommes dans la cave de la vieille bâtisse. Une odeur de putréfaction y régnait. Sur le sol au milieu de la pièce, gisait l'inspecteur dans une mare de sang, son arme pointée sur sa tête. À côté de lui se trouvait le corps d'une femme et celui d'un enfant en pleine décomposition. Le premier inspecteur s'approcha de son collègue et secoua la tête. Cette mise en scène ne le trompait pas. Il asséna une claque au jeune homme qui se réveilla.

La maison avait disparu, la cave aussi ; tout. Le jeune inspecteur se trouvait dans une voiture, allongé sur la banquette arrière. N'était-ce donc qu'un rêve ?

Orion

FRONTIÈRES

Un accord

Un accord, trois mains croisées, et une nouvelle à écrire.

Et maintenant quoi ? Frontière oui, mais frontière comment ? frontière ou frontières ? Ça avait l'air pourtant si simple, 10 000 caractères maximum, et puis j'en suis déjà à 232, les frontières sont partout, dans les esprits, les corps, en dehors des corps, entre nous, en nous. J'en avait des idées pourtant, c'est comme un court métrage, il y a une personne, une autre, le monde, est pourtant la communication est difficile, c'est qu'il y a une frontière.

Mais là vraiment la seule frontière que je vois, après avoir utilisé le mot frontière comme les schtroumpfs le font avec leur propre nom, les frontières ne m'évoque rien.

Une histoire, une nouvelle, une réalité, un esprit tourmenté, qu'y a-t-il à écrire ? J'ai bien fait une photo, des devrais-je dire, qui parle de frontière, enfin parle-t-elle ?

Frontière.

Et un poème, plutôt décevant celui-là, j'avais des idées, mais pourtant, le problème c'était les mots, je voulais faire une série de vers monoparoliques, pour le finir, mais pas possible, l'esthétique visuel et rythmique aurait été cassée.

1 114.

C'est que ça va vite. Peut-être que finalement j'ai une histoire. Celle de quelqu'un qui attend, attend un message ? Une lueur ? De pondre quelque chose de convenable ? Le week-end ? De ne pas déprimer ? A moins que ce soit de la fatigue. Il y a bien quelque chose. A par attendre que faisons-nous ? On pense, sûrement, en se rappelant, que vraiment rien d'autre que (mettre trop de virgules dans une phrase) n'a d'intérêt. Et pourquoi ce retournement de situation ? Une playlist Spotify ? Une pensée toujours là, mais qui n'est pas toujours là, sinon peut-être que ce serait plus simple ? Les choses seraient fixées.

229.

Des points des chiffres, des lettres. Un contrôle H.

Les produits chimiques ont-ils commençaient à ruiner la photo ? 21h52, zéro moyen de le savoir aujourd'hui, ni avant l'échéance, et puis qu'est-ce que je pourrais faire de cette info ? Ma chère oui, en effet ta photo a passée trop de temps dans le noir, tu ne l'as pas bien rincée, elle est devenue bleue. Peut-être ça ressemblera à une frontière de plus.

Qui sait ? Mais oui qui sait ? Qu'y-t-il à savoir ? Comment orthographier mes mots sans World ? La fin d'un livre que j'ai déjà lu trois fois ? Qui gagnera le prix de la poésie ? C'est simple le poème avec une partition et un QR code. Et ce n'est pas vous qui me détrompez. Comment pourrez-

vous ? Je vous aie déjà perdu avec ma prose intérieure à demi dite, à demi cachée de ce qui compte vraiment.

Mon vélo.

Frontière. Revenons au sujet s'il me plaît.

L'idée, ensuite la pratique.

La pratique, l'action, on n'y est pas. La théorie, dans un coin, sur un lit, un thé devenu tisane, froid par terre. De l'eau dans mon corps, des notes dans ma tête. A l'extérieur, un boum permanent, une odeur de chlore. Quoique est-elle à l'extérieur de moi celle-ci ?

Wikipédia ? Nan ChatGPT ! *Le chlore est moi qu'en penses-tu ? En tant qu'LA, je n'ai pas de sentiments ni de préférences personnelles, mais je peux vous donner des informations sur le chlore...* Toujours le même blabla. Mais il semblerait que même le Chlore des murs soit en moi, non parce que je suis le mur, mais parce que je bois. Et ça je le sais, pas d'eau du robinet potable sans chlore, je bois l'eau du robinet, je suis donc chlore. Allez, calcul de Fermi sur le Chlore et moi. Si on considère que je suis 70 % d'eau, que le Chlore dans l'eau représente quoi 0,01 mg/L, alors... changeons de stratégie. Pour une prise de sang, on me prend théoriquement 10 % de ce que j'ai, on arrive bien à 5 L, j'ai donc en moi pas beaucoup de chlore. Je n'aime pas ça. Ce calcul est nul. Mais je ne suis capable de rien.

Rien.

Peut-être que j'en ait été capable un jour. 3 762 Il le faut bien, sinon je ne serais pas là. Mais là la question de la méritocratie ressort. Et bla, et bla et bla. Blablabla.

Goodbye

Oh life

Goodbye

Goodbye. En fait ce n'était pas life, mais *love*. Mais vraiment y a-t-il une vie sans amour ? Oui.

When I get burn by desire

Fire

J'ai trop de photos sur ce mur, ça descend trop bas. Faut diversifier décaler. Changer de mur. Dans un coin ? Celui-là il a une bonne gueule, avec deux couleurs différentes, peut-être que ça peut rendre quelque chose.

Mais sûrement que non.

'Cause I see smoke up ahead and I got steel in my hands, we will

Trop de lumière, ce n'est pas Versailles ici, faut que je me lève. Mais encore, la seule chose que je sais faire, c'est, rester assise, dans un coin, le thé qui était devenu tisane, plus froid que froid, et plein de chlore.

Je me lève.

Une, deux lumières en moi. Mais maintenant mon ordi ne peut pas éclairer moi.

Maintenant, je veux croire en moi, Des bourgeois renaissent du chaos.

Ça ne veut rien dire, pourquoi j'ai remonté le temps comme ça. Pas besoin de point d'interrogation, vraiment.

Y'en a partout, et pourtant.

Et pourtant, je mange dans une poêle totalement creusée. C'est que je me suis levée. J'ai rangé des boîtes, une dans l'autre la plus petite, trop petite pour vraiment jamais être utilisée.

J'ai vu se coucher le soleil, dans le plus long des sommeils

Et depuis quand je m'endors

Je vois sa lumière dans chacun de mes rêves

Je me lave, pour enlever le chlore que je me remets dessus ?

I'll admit I had fun Encore

une tasse froide.

Vide.

Une sonnerie infame, un snooze.

Well, I guess I made my bed C'est drôle c'est vrai.

Un RER plein. Mon vélo, pas dans mes mains. De toutes façons, elle n'aurait pas pu rentrer avec moi.

Mais bientôt.

Now I'm on the run,

Du blablabla, un poster, une langue non maîtrisée, du team. Par pitié. Un tup' ouvert, consommé, fermé. Du blablabla. RER. Attente. Photo. Trains.

Sans mon vélo...

I got this smile on my face

Inside I'm bleeding

While they're all cutting a shape, I'm shedding pieces

Vers le soleil. Soleil. Mon petit soleil.

Plus de soleil. Des phares, du trottoir. Un cimetière. Pas de trottoir. Seule. Une maison vide. Sans mon vélo. Bientôt, s'ils ne l'oublient pas. Qu'ils ne l'oublient pas.

Un mail. Un mail voilà ce que je dois faire.

Une voiture. Trois personnes, des meubles, et mon vélo. Je ne suis pas sûre du ratio. Mais comme on, elle, dit Il faut savoir vivre avec son temps et utiliser les ressources à bon escient. Je traduis, on n'est pas d'accord, oui ta phrase est correcte, mais non, utiliser les ressources à bon escient, ce n'est pas arriver chercher à atteindre les limites planétaires jusqu'à ce qu'on crève. Une deuxième voiture. Encore pire, plus grande, deux personnes. Et puis c'est tout.

Dormir.

Your walls are way too thin

Dormir longtemps, manger, partir, sortir Simone. Casque sur la tête, vers le Nord. Le vent autour de moi, de Simone. Toutes les eux vers le Nord. Une plage, pas de photo, rien à prendre qui n'a pas déjà été pris. Pas de livre. Personne dans les rues.

Simone contre un poteau, accrochée. Chaussures dans la main. Pieds dans l'eau. De la pluie, mais rien d'utile pour les nappes. Le dos à la plage, le regard vers le Nord. Toujours celui-là. Et puis je n'ai même pas ma boussole avec moi, pas dans le bon manteau, peut-être que mes yeux ne regardent même pas vers les Britons.

Et puis alors, dans tous les cas...

Par-delà, toujours la même chose, juste dans une autre langue.

FRONTIÈRES

Ces parts donnables

« Je veux juste que tu t'écartes de moi, je te fais trop de mal, c'est pas pardonnable »

C'est le printemps. Tu remontes la tête, décidé à affronter ce paysage. Ton paysage. Tu ouvres largement tes yeux, tes oreilles, ton nez. Tu ressens ta peau, et tu te rappelles maintenant. C'est toujours pareil. Tu te mets dans ce paysage pour mieux le voir, sentir ses odeurs, toucher le vent. Cette brise glaciale qui brûle la peau de tes joues et s'engouffre en toi par à-coups. C'est comme une caresse, déchirante. Comme des vagues d'eau quand on fait la planche. Ce vent t'invite à rentrer d'où tu viens, mais tu ne le fait pas. Tu t'en fiche en fait. Les mains crispées sur la rambarde, glaciale elle aussi, tu prends le temps d'écouter, sentir et regarder ce paysage qui s'offre à toi.

Ce n'était pas difficile. Non, c'était même facile : tu es monté juste en dessous, dans cette boîte de béton, puis tu es monté encore. Par l'échafaudage gris rouillé, et froid. À ce moment, le vent a cherché à t'emporter. Comme pour se débarrasser de cet impudent au sang chaud, qui a osé troubler son climat glacial, posé avec parcimonie sur son chemin. Mais c'est ça qui est grisant. Tu t'es senti passer par-dessus bord. Tu as senti ton sang brûlant affluer dans tes joues, tes bras et tes jambes, tu en tremblais presque. Mais tu es là, en haut, à affronter ton paysage. C'est le printemps. Après deux longues inspirations, deux longues expirations, tes mains veulent se retirer de la rambarde. Trop froid, réflexe. Mais tu t'en fiche, tu les laisses encore un peu, le temps d'une dernière respiration. Heureusement que tu as pris ta veste. Si douce et si chaude. Cette veste qui compresse ce trou béant dans ton torse, à gauche. Ça fait mal. Horriblement mal. Pourquoi faut-il toujours que les choses qui nous sont agréables, finissent par faire mal ? Remarque, ça fonctionne dans les deux sens. Comme avec cette rambarde par exemple. Comme ton amour pour elle, et son amour pour toi.

Ça sent le sucré. C'est toujours pareil. Ça sent un sucré de fleurs, avec un subtil mélange d'humidité. Tu rouvres les yeux, tu ne te rappelles pas les avoir fermés. Les différences de température font tanguer les rayons lumineux. Si bien que les lumières orange, blanches et jaunes qui te viennent du loin scintillent sur différents rythmes. Les couleurs sont troubles sur ce fond noir uni, sous ce ciel dépourvu d'étoiles, et même de lune. On n'y distingue qu'à peine quelques avions présomptueux qui osent apporter du mouvement dans ce paysage de nuit. Ces couleurs troubles donnent l'impression de regarder un dessin. Mais un dessin qui scintille. Comme un dessin animé donc. Sur ces teintes s'ajoutent des bruits. Un doux bruit continu, uniformisation de tous les bruits de moteurs qui arrivent d'en bas jusqu'à toi. Par moments, des klaxons crèvent ce dessin animé paisible, et te crispent les oreilles le temps de s'étouffer au loin. On dirait un port en fait, avec les bateaux au loin qui t'envoient leurs phares et leurs sirènes. Et toi, tu serais en train de faire la

planche. Les vagues de froid sur tes joues, tu chercherais à garder la tête hors de l'eau. Tu n'as jamais réussi à faire la planche. Ça explique le froid et l'humidité.

« Ça me va d'être dehors, même s'il fait bien froid. »

Ça y est : trois respirations, tes mains et tes joues crient douleur. Trop froid. C'est le printemps, et c'est toujours pareil. Mais tu restes. Tu restes au bord du vide, les mains cramponnées à cette ridicule rambarde rouge. Ridicule comme vous, deux pauvres enfants qui ont joué et se sont perdus. Cramponné comme elle s'agrippait à toi dans ce dernier câlin. En bas. Avant. Tu ne comprends pas. Tu n'as jamais compris de toutes façons. Elle s'agrippait à toi, te noyant d'excuse. Mais elle se trompait. Ce n'étais pas toi qui avais besoin d'elle. C'est elle qui se noyait. Pourtant c'est elle qui savait nager, alors pourquoi ?

Deux grands enfants trop éloignés pour pouvoir se lier. Elle rêvait de partir en aventure, tu rêvais d'une vie simple et heureuse. Raté. C'est en effet ton horrible découverte. La compréhension que ce dessin animé gris et froid n'en a que faire de ta misérable existence. Ce monde n'a pas de couleurs, pas de variations, pas de contrastes. La nourriture n'a pas de goût. Les sourires ne sont que feins ou exagérés. Et ceci seulement parce que chaque personne cherche à faire partie d'un monde, en couleur et avec des émotions, qui n'existe pas. Il n'existe pas, car il n'est fait que de personnes qui feignent d'y être en espérant l'atteindre. Ce monde est absurde. C'est toujours pareil.

« Ne t'excuse pas, tu peux pas y faire grand-chose. »

Elle vibrait. Elle tremblait même, mais n'a pas osé commencer. Elle n'a pas osé par peur de toi. Non. Par peur de te faire mal, et oui, ça t'a fait mal. Mais tant pis. Tu as compris, l'as prise dans tes bras, et, d'abord tremblante et hésitante, elle s'est cramponnée à toi. Pourquoi faudrait-il éviter les choses qui nous sont agréables ? Ce monde est absurde. Le nez dans ses cheveux, la peau contre la sienne, vos chaleurs ce mélangeants, c'est là que tu as compris. Tu as compris que c'était toi qui la retenais et non l'inverse. Tu as compris que c'était elle qui se noyait. Tu as compris. Mais tu as compris trop tard. Alors tu es là. En haut, seul, glacé de rambarde et de vent. Et tu te demandes si ça fait mal. Tu te demandes combien de temps ça dure, jusqu'en bas. Tu te demandes si ça sent fort. Plus fort que cette douce odeur de fleurs. Si ça se voit, si ça fait du bruit. Tu te demandes si ça craque. Comme une croûte de pain frais. Ça sent bon ça aussi. Et tu lâche la rambarde, du bon côté, encore une fois. On verra demain. C'est toujours pareil, vraiment. C'est le printemps.

C'est pardonnable.

Gilbertas Florian

Arts Graphiques

- **Prix du Jury** : « ArtG A5 »
- **Prix du Public** : « ArtG A6 » par **Kemgne Chloé**
- « ArtG A1 » par **Nicolas**
- « ArtG A2 » par **Pic Benjamin**
- « ArtG A3 » par **Bedreddine Zohra**
- « ArtG A4 » par **Naud Soleil**
- « Frontières »
- « Noovelère »
- « Routes de la soie »

FRONTIERES

ARTG A1



ARTG A1

Nicolas

FRONTIERES

ARTG A2



Pic Benjamin

FRONTIERES

ARTG A3



ARTG A3

Bedreddine Zohra

FRONTIERES

ARTG A4



Naud Soleil

FRONTIERES

ARTG A5



Prix
du
Jury

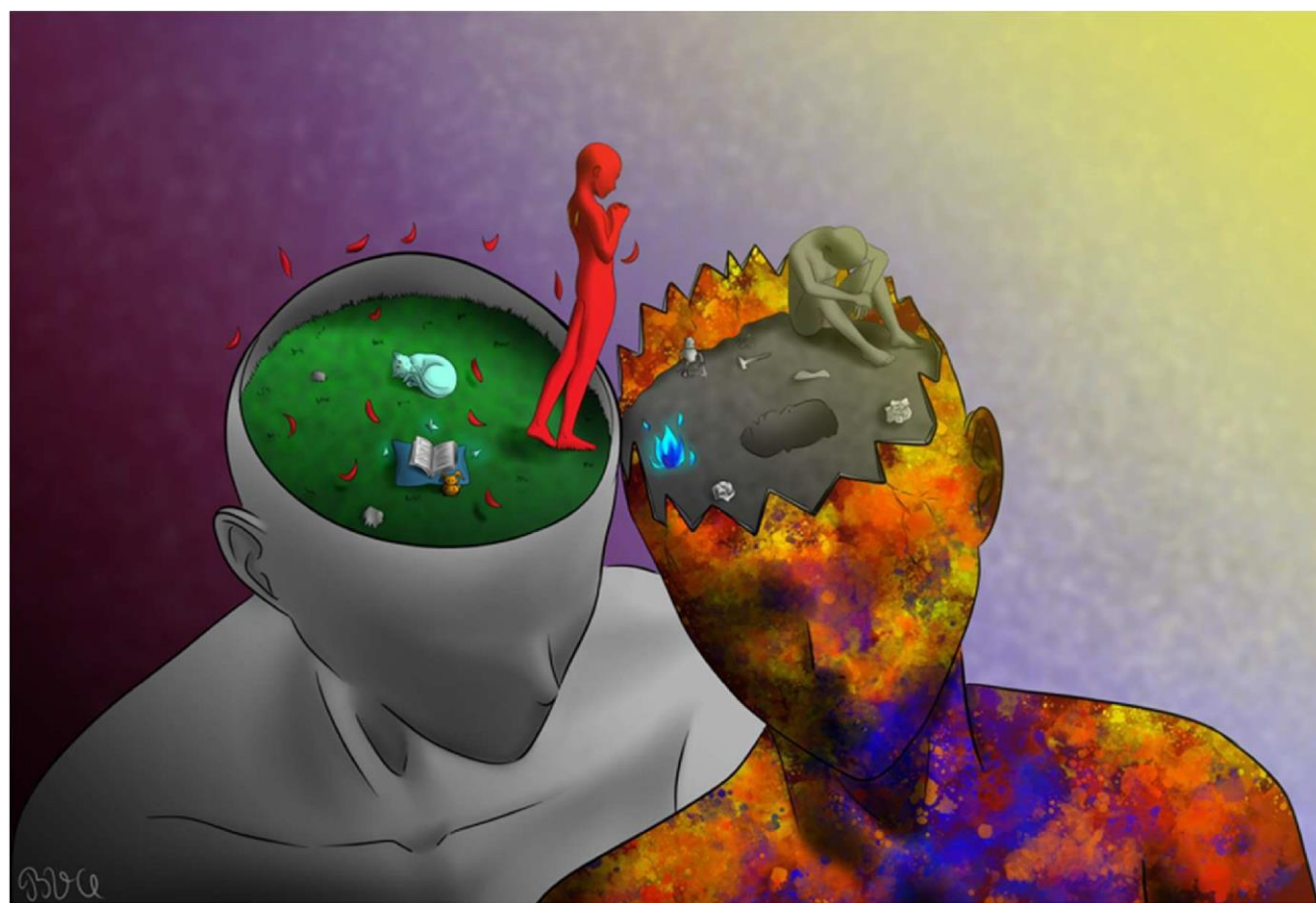


FRONTIERES

ARTG A6



Prix
du
Public



FRONTIÈRES

Frontières



Roch Clara

FRONTIERES

Noovelère



